

numéro

24

Mars 2016 / Semestriel

Le petit Babillard illustré



A la recherche des traces du passé
de nos villages.

3 euros

La Charnie au féminin

Le
dossier



Victorine 11 grossesses et 12 enfants en 15 ans *Chemiré-en-Charnie*

Avec le personnel, on pouvait être 12 à table *Saint-Jean-sur-Erve*

De la Charnie à la Haute-Vienne, le parcours d'un poireau *Thorigné-en-Charnie*

Qui ne connaît pas Thérèse ? *Torcé-viviers-en-Charnie*

Elle donnait satisfaction à tous, la buraliste *Blandouet*

La saga des Suzannaises *Sainte-Suzanne*

Et d'autres récits à découvrir...



4 générations de femmes à l'assemblée de Blandouet, le 30 août 2015

Par les Ateliers d'histoire de la Charnie (en Mayenne et Sarthe)

Charnie Project



madelaine-project. Qui est cette femme qui tient les internautes en haleine

Peut-être avez-vous entendu parler ou lu des articles sur Clara Beaudoux, cette journaliste qui a découvert un univers d'objets - boîtes, photos, bibelots, des lettres aussi et toute une correspondance, accumulés derrière la porte cadenassée d'une cave de l'appartement où elle venait d'emménager. La locataire précédente, Madeleine, y avait déposé, entassé, classé sa vie durant tout ce qu'elle avait écrit ou reçu, tout ce qui était d'elle. Pendant deux années, Clara Beaudoux part alors à la rencontre de Madeleine, apprend à la connaître, découvre ses goûts, ses joies, ses peines, ses amis, ses proches... et finalement décide de lui redonner vie, de raconter son histoire en postant tout ces petits riens sur le site Madeleineproject*. Chaque twitt lui redonne vie, raconte un peu de son histoire. 100 ans après sa naissance (1915), Madeleine est toujours de ce monde. Une démarche originale et émouvante qui montre que le recueil, le partage et la transmission des souvenirs de la vie des gens répond à un besoin profond.

Comme cette histoire de la Charnie que nous construisons ensemble, un peu différemment, sans partir de documents mais de la mémoire vive des Charnéens, la vôtre, la nôtre, pour faire revivre celles et ceux qui ont vécu ici, autant de récits auxquels nous ajoutons nos propres souvenirs. Alors merci Clara, le présent n'a jamais cessé de fabriquer le futur et c'est bien de permettre à ceux qui en ont besoin de prendre soin ou de s'inventer des racines en se servant de celles des autres, juste un peu dommage, un peu triste, que Madeleine soit inconnue et que tout ce qui s'écrit aujourd'hui sur elle ne soit que la projection de nos manques, de nos désirs, le fruit de notre imagination.

F. B.

Texte inspiré de l'article de Marie-Laure Zonszain <http://www.femmeactuelle.fr/actu/news-actu/madeleine-project-twitter-25051>

* <https://storify.com/clarabdx/madeleineproject>

269 au compteur !

Yvonne Bellanger, Eugène Bouland, Nicole Cottineau, Colette et Georges Draut, Pierrette Feurprier, Vincent Houllière, Odette Plu, Madeleine Langlais, Isabelle Mauvieux, Florence et Hervé Rochard, Anne Rousset

soit 13 nouveaux auteurs/réalisateurs, sont venus rejoindre les 256 qui ont participé aux 23 numéros précédents du petit Babillard illustré. Ce journal n'existerait pas sans eux, sans vous ! Toute l'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie vous remercie chaleureusement.

Dans les coulisses d'un PBI

Depuis le premier numéro, en juin 2003, il y aura 13 ans en juin prochain !, le prix de vente du petit Babillard illustré (PBI) a été calculé sur la base du prix de revient de sa fabrication auquel s'ajoute un forfait pour la mise à disposition et l'envoi postal. Le reste, depuis le recueil de vos souvenirs jusqu'à leur diffusion reposant uniquement sur le bénévolat. Seulement depuis décembre 2006 nous ne l'avons pas ajusté... par crainte que les lecteurs s'éloignent. Résultat, avec d'un côté l'inflation et de l'autre la baisse des subventions communales, la réserve de 1000 EUR., lentement constituée, correspondant à un numéro d'avance s'est épuisée. En achetant ce numéro vous aurez donc constaté une augmentation du prix de 50c. indispensable pour compenser cette érosion, prix auquel nous avons décidé d'ajouter les frais d'envoi. Parallèlement notre trésorier multiplie les initiatives pour relancer la

Les souvenirs n'ont pas de prix mais les partager à un coût



tous nos diffuseurs locaux sans lesquels votre journal n'existerait pas. Comptant d'avance sur votre fidélité !

F. B.

Directeur de la publication : Frédéric Baudry
Comité de rédaction : Corinne Allain, Colette Attrait, Nicole Baudry, Louis Chauveau, Judith Davis, Jean-Claude et Nelly Dorizon, Véronique Drouard, Jacqueline Fouchard, Josette Grandin, Odile Legay, Michel Leliège, Martine Letourneur-Guittet, Marguerite Montaroux-Marteau, Marie Nédélec, Josiane Reauté, Renée Renard.
Abonnements-distribution : Corinne Allain, Marie-Louise Nédélec, Nicole Baudry, Jean-Claude Dorizon - Trésorier : Jean-Claude Dorizon. Le petitBabillard illustré est une publication des Ateliers d'histoire de la Charnie. Imprimerie : Imprim'Services, 53960 Bonchamp-lès-Laval - Tél. : 02 43 53 21 00 - is-pao@wanadoo.fr. Dépôt légal, juin 2005. ISSN : 1771-7051. Imprimé sur papier recyclé avec des encres végétales sous le label Imprim'vert.

Dans les boîtes à courrier



Je ne me lasse pas de lire et relire le dossier du dernier PBI; c'est sans doute le meilleur de tous.

Tous les témoignages, qu'ils sous-entendent la souffrance, la volonté, les désirs réfrénés, montrent que dans le milieu rural de la Charnie - qu'on y soit resté, qu'on l'ai quittée ou qu'on l'ai adoptée, le travail est une valeur, la valeur par excellence nécessaire au déroulement de la vie d'adulte.

Marguerite Montaroux-Marteau

Ateliers d'histoire de la Charnie, Chez Marie Nédélec 5 place Adam Backer, 53270 Blandouet

Messagerie : ateliersdelacharnie@free.fr du site de la Pierre babillarde : <http://ateliersdelacharnie.free.fr/index.html>

Courriel 2 septembre 2015

Le PBI me manque, il me semble ne pas en avoir reçu depuis longtemps, longtemps. J'espère que d'autres lecteurs attendent aussi. Mon mari aussi y a pensé et a relu le dernier !
Marguerite Montaroux-Marteau

Courriel 15 septembre 2015

Bertrand et moi avons bien apprécié le dernier numéro du Petit Babillard. Bravo à tous les participants ! Bien amicalement.
Josette et Bertrand Chapron

20 septembre 2015

Merci pour votre envoi. Toujours un réel plaisir de relire ces anecdotes. Espère pouvoir rencontrer un jour quelqu'un de votre rédaction lors d'un passage en Mayenne/Sarthe.
Anne-Marie Sélie

Les actus d'hier à demain

Mars 2015

Bannes

Pour l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Bannéen*, comme pour l'Association entretien et rénovation de l'église à Saint-Léger-en-Charnie, tout a commencé... par l'église de la commune, notamment en participant à la restauration de la porte de la chapelle de la Piquellière, portée par la commune, et au renforcement de la structure des cloches qui donne des signes de faiblesse, afin que l'église conserve son tintement. Dans la foulée les adhérents ont nettoyé les tommettes en terre cuite fortement altérées par l'humidité ambiante (en veillant à ne pas utiliser de produits corrosifs) et à dépolir les bancs. Fondée le 1er novembre 2013, l'ASPB a tenu sa première assemblée générale le 9 mai 2015 avec, en concertation



avec l'Architecte des Bâtiments de France, le projet de sauvegarde des magnifiques peintures polychromes de l'église des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles. Certaines, sont fortement endommagées. Nous avons découvert cette association dynamique sur son stand à la Foire à la marabille de Thorigné-en-Charnie. Bannes s'appelait autrefois, Bannes-en-Charnie ! Alors les portes des Ateliers d'histoire de la Charnie ainsi que les pages du petit Babillard illustré sont ouvertes à tous les Bannéenn-e-s de souche, de cœur et d'adoption.

* Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Bannéen, 3, rue de la Piquellière, 53340 Bannes, aspb.bannes53@gmail.com

19 et 20 septembre 2015

Saint-Jean-Sur-Erve

Présenter son ouvrage Félix et moi, à la recherche du patrimoine et lancer une réservation du catalogue* lors des journées... du patrimoine, pour Jill Culinier cela allait de soi. Rendez-vous réussi car en effet, après avoir déambulé dans sa maison-musée, le public a pu découvrir l'œuvre de Félix Desille au travers d'une exposition dans ce qui fût aussi l'ancien café-auberge de la Boule d'Or à Saint-Jean-sur-Erve. Desille a peint à l'aquarelle beaucoup d'églises et de maisons remarquables de la Mayenne. Jill Culinier

a sélectionné 25 de ses œuvres et est partie voir ce qu'il reste aujourd'hui de ces édifices et de ces lieux. Le livret présente le résultat, parfois attristant, de ses recherches. Une façon utile et esthétique de nous alerter avant de saisir une masse, un rouleau à peindre ou de faire tourner une bétonnière...

*<http://www.jill-culinier.com/Felixetmoi/page24-catalogue.html>

... et par Jill en 2013

Hotel de la Boule d'Or tenu par Massot en 1987



29 septembre 2015
Torcé-Viviers-en-Charnie



Frédéric Baudry, directeur de publication du Petit Babillard, accompagné de Colette Attrait et Josiane Réauté, membres actifs du journal, ont procédé à la livraison du dernier numéro paru. **Le numéro 23 est donc disponible à la boulangerie et à la supérette de la commune.**

Frédéric Baudry adresse un grand merci aux écrivains des communes, qui, par leurs témoignages, remémorent ce qu'était la vie dans nos campagnes. Il rappelle que le rôle du *petit Babillard* est de recueillir, partager et transmettre les souvenirs des différentes époques. Mais il est déjà question du numéro 24. « *Notre projet est de mettre à l'honneur les femmes qui ont tenu une place importante dans le passé. Nous demandons donc à nos lecteurs de nous faire parvenir leurs témoignages à ce sujet. Tel nom féminin de rue peut être une excellente approche dans cette démarche !* »

www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/torce-viviers-en-charnie-53270/le-petit-babillard-est-disponible-dans-la-commune-3729882

5 octobre 2015
Saint-Denis-d'Orques

La salle communale de Saint-Denis-d'Orques était bien remplie à l'occasion de la sortie du livre **Monographie de Victor Gomer**, réalisé par Gérard Jouanneaux, président de l'association *Histoire et Patrimoine Dyonisien**. En 660 pages, la saisie des manuscrits rédigés par Gomer en 1936 rend accessible pour tous la connaissance du passé dionysien de la commune et de ses environs. Après les félicitations adressées à Gérard Jouanneaux par le conseiller départemental du canton de Loué, Fabien Lorne et Daniel Martin, maire de Saint-Denis-d'Orques, suivies d'un verre de l'amitié, les souscripteurs sont repartis en possession de leur ouvrage.

*Histoire et Patrimoine Dyonisien, 1, résidence de la Forêt, 72350, Saint-Denis-d'Orques 02 43 57 04 25, courriel : jouanneaux.gerard@wanadoo.fr



5 octobre 2015, un public attentif...



...aux félicitations des élus adressés à Gérard Jouanneaux

21 octobre 2015
Sainte-Suzanne

“Ceux qui oublient le passé sont condamnés à le réinventer” dit l'adage. Sans tomber dans la nostalgie, qui n'est pas de mise aux Ateliers d'histoire de la Charnie, peut-être que parmi les sentiments éprouvés par un auteur après avoir mis un livre au monde, Gérard et Jean-Pierre Morteveille* ont éprouvé celui du devoir accompli, en pensant à leur grand-père et à leur père, aux générations futures et aux historiens de demain. Le **3^{ème} tome de Sainte-Suzanne au XX^{ème} siècle** traite en 220 pages richement illustrées de la période 1981-2015 qui a fait d'un coin de la Charnie, «Sainte-Suzanne, l'un des Plus beaux plus beaux villages de France» et, en 2013, le troisième «village préféré des Français». Les 740 pages des 3 tomes forment un touchant et juste hommage rendu par les 2 frères Morteveille aux habitants, aux élus et aux associations qui «ont construit l'Histoire de Sainte-Suzanne des deux derniers siècles.»



3 octobre 2015, Jean-Pierre Morteveille dédicace un exemplaire du tome 3 de Ste-Suzanne au 20^{ème} siècle

* Gérard Morteveille, gerardany@orange.fr

Octobre 2015
Chammes

Merci à Fabien Brochet, patron du Café-épicerie **Au Camélézien** chez qui en plus de l'accueil et de l'alimentation vous trouverez dorénavant aussi votre petit babillard illustré. A l'un comme à l'autre, soyez fidèles !



Conscrits de Chammes en 1901. Une invitation aux Caméléziens à rappeler le passé de leur commune. Phot présentée à l'exposition "Les poilus légéréens" (voir article page 5).

Octobre 2015
Haut et Bas- Maine

Des fonderies de verre ont fonctionné en Charnie comme en témoignent, entre autres lieux, la Verrerie à Chemiré-en Charnie et une autre Verrerie à Blandouet, mais plus que sur le cadastre napoléonien de 1842... Le livre **Auguste Alleaume, Peintre Verrier***, nous permet d'aller plus loin dans l'histoire du verre entre Sarthe et Mayenne. En effet, rien que dans le Maine où il a concentré son activité, cet artiste, aidé de ses frères, Ludovic, peintre et Paul, monteur-coupeur, a réalisé ou restauré pas moins de 170 verrières de 1893 à 1939. Il meurt le 24 avril de l'année suivante quelques jours après Paul et un an avant Ludovic. L'église de Joué-en-Charnie en possède une et celle de l'église de Torcé-Viviers-en-Charnie plusieurs. Du 19^{ème} à l'Art nouveau, un numéro richement illustré de la revue 303 et un artiste qui nous ouvrent les yeux.

* Auguste Alleaume, peintre verrier, inventaire général du patrimoine culturel, Pays de la Loire, Images du patrimoine n°291, Editions 303, Nantes, octobre 2015. <http://www.patrimoine.paysdelaloire.fr/patrimoine/detail-notices/IM53001910/>
« Les gentilshommes-verriers de la Charnie », **petit Babillard illustré n°17, les arts et la culture en Charnie, juin 2012, p.24.** <http://gentilshommes-verriers.blog4ever.com/blog/article-231488.htm>

Vitrail d'Auguste Alleaume dans l'église de Torcé-Viviers-en-Charnie



Un parcours lumineux de l'art sacré à l'art nouveau

11 novembre 2015
Saint-Léger-en-Charnie

Elle a bien eu lieu l'expo sur la recherche des **Poilus légéréens** qui ne sont pas revenus. Une série de panneaux retraçant le quotidien des tranchées, de 1914 à 1918, formaient un ovale dont tout visiteur ne pouvait ressortir que pensif. Au dos de ces panneaux, une affichette présentait chacun des 26 Poilus de Saint-Léger-en-Charnie morts au front. Enfin, dans une salle annexe, en complément à cette galerie de portraits que la Der des Der allait figer dans la mort, deux vidéogrammes dont un, particulièrement poignant, sur les 150 mutins arrivés à Voutré le 27 novembre 1917 et envoyés à la carrière de la Kabylie pour y purger leur peine aux travaux forcés. Une expo émouvante et utile à laquelle 3 articles font écho dans la rubrique Du côté des ateliers : Guerre de 14-18 de Marguerite Montaroux-Marteau, Jean Déré, artisan suzannais de la mémoire musicale de l'après-guerre, de Christiane Detrez-Lagny et *La chanson de Craonne*, d'Hervé Rochard.



Bonnes pour maintenir l'activité dans les campagnes, les femmes devront attendre la fin de la 2^{ème} guerre pour pouvoir voter



à l'exposition de Saint-Léger-en-Charnie, jeunes ou moins jeunes, des visiteurs pensifs

l'écriture d'un nouveau petit Babillard illustré commence toujours ainsi

15 février 2016
Sainte-Suzanne-et-Chammes



Décidément l'actualité littéraire charnéenne est dense ! Prochain opus, celui commis par le Suzannais Vincent Houllière* et dont la vente ira au profit de la restauration de la chapelle Saint-Eutrope décidée par la commune de Sainte-Suzanne-et-Chammes. De lointains aïeux familiaux de l'auteur ont travaillé dans les moulins de l'Erve et à l'époque, certains avaient déjà décidé de réédifier cette chapelle tombée en ruine. L'ouvrage **Lettres du moulin** décrit la vie dans le bourg de Sainte-Suzanne et de la famille de l'auteur au travers des siècles. On y rencontrera des figures connues ou imaginaires qui ont fait l'histoire du village. Chaque nouvelle a été choisie pour sa morale positive et est illustrée d'une œuvre originale également mise en vente au profit de la restauration de la chapelle.

* vincent.houlliere@orange.fr
Association Les Amis de Sainte-Suzanne, Mairie 1 place Hubert II 53270 Sainte-Suzanne-et-Chammes

Mi-septembre 2016,
Petit Babillard illustré n° 25

On ne modifie pas en quelques mois quelque chose qui a mis 12 ans à se construire. Le changement de date de parution (du solstice à l'équinoxe) produit ses effets un peu plus longtemps que nous ne l'avions imaginé si bien que notre équipe de rédaction n'a pas eu le temps de choisir le thème du prochain dossier. Qu'à cela ne tienne, **vous allez pouvoir nous aider à le choisir** et aussi commencer à l'ébaucher, ainsi que les futurs numéros ! Comment ? Tout simplement en prenant connaissance des différents thèmes* qui mûrissent dans les entrepôts des Ateliers d'histoire de la Charnie. Vous trouverez la présentation de ces thèmes (18) dans la rubrique du côté des ateliers. Après lecture il ne vous restera plus qu'à nous envoyer vos remarques, suggérer d'autres thèmes et même, envoyez directement vos souvenirs ! Et si vous préférez les raconter plutôt que les écrire, dites-le nous, nous passerons vous voir pour les partager avec vous... si vous n'habitez pas trop loin. Le petit Babillard illustré sera ainsi un semestriel encore plus participatif. Bonne lecture et à très bientôt de vos nouvelles.

* Et, à tout moment, n'oubliez pas de compléter les dossiers déjà parus que vous retrouverez page 22 du petit Babillard illustré précédent !



La Charnie au féminin

Femmes de la Charnie

**C'est d'abord être femme et remplir le rôle que nous attribue la société... ou le refuser ?!
C'est avoir des racines plantées sur ce territoire.**

Simple graine née dans le terreau des générations précédentes ou plant importé d'ailleurs, un ailleurs parfois lointain. Des racines qui se développeront grâce au soleil, à la pluie, souvent balayées par le vent d'ouest, parfois refroidies jusqu'au cœur par la neige et le gel ; nourries des éléments de ce sol qui a fait vivre nos aïeux. Que cette plante soit aussi solide que le chêne tiré ou frêle comme les roseaux de nos étangs, elle jouera son rôle et s'épanouira grâce à ces « engrais » que sont l'éducation donnée par la famille, l'instruction reçue à l'école, la culture à laquelle il devient si facile d'accéder, les belles rencontres...

Les femmes de la Charnie dont vous nous avez parlé pour faire ce dossier sont à la fois des exemples particuliers et des images universelles de la vie des femmes depuis un siècle et plus. Noblesse de sang pour ces Suzannaises comme on en rencontre dans les livres d'histoire. Noblesse de cœur pour les actrices plus contemporaines de la vie de leur cité. A Saint-Jean-sur-Erve, Blandouet ou Neuville, les femmes ont déployé une énergie énorme pour tenir une boutique, un petit restaurant, faire ce qu'on n'appelait pas encore des « multiservices ». A la Valtière, au Loup pendu, aux Bruères, elles sont les témoins de la rudesse de la vie paysanne. A Torcé ou Chemiré et ailleurs, elles

ont mis leurs compétences, leur sens du partage, leur dévouement au service des autres. Si vous leur demandiez POURQUOI ? Elles vous diraient modestement qu'elles ont tout simplement fait ce qu'elles devaient faire : par amour, par devoir ou parce que c'était comme ça. On discernerait peut-être au fond de leurs yeux, cette petite étincelle de satisfaction de celle qui a réussi sa destinée.

Beaucoup de ces femmes sont les témoins d'un XX^{ème} siècle cassé par deux guerres mondiales où leur rôle, à l'arrière, sera déterminant. Un siècle qui a vu se développer l'enseignement pour tous ; qui leur a donné le droit de vote et leur a permis de devenir actrices de la vie communale, associative... ; qui a reconnu leur statut de femme et de mère et le droit de disposer de leur corps ; qui les a tirées de l'ombre pour les amener à la lumière... Un combat pour certaines, une évidence pour toutes.

En partageant leurs souvenirs, elles enrichissent notre connaissance de ce monde d'avant qui explique le présent et éclaire l'avenir ; celui de nos filles !

Vivent les **Charnéennes**, celles d'hier, d'aujourd'hui et de demain !

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

... et presque 3 générations plus tard à l'assemblée communale en 2005



Jeunes Blandouetaines en 1936 devant la maison de Louis Clairat pour sa fête



De gauche à droite :
2^{ème} rang : Marie Chailleux, Jeanne Cartier, Marguerite Dubois, Simone Marteau, Augustine Bellayer.
1^{er} rang : Marie-Louise Fournier (Blanche), Fernande Fourmond (Ausselin), Marie Landais

LA SAGA DES SUZANNAISES

Les femmes de Sainte-Suzanne se déclinent en deux versions : noblesse de sang pour les dames du château, simples comtesses, duchesses ou de sang royal voire épouse de roi...

Des héritières aux talentueuses et des aristocrates aux élues

Non, ce ne sont pas des différents produits de la brasserie de la rue des Coëvrans dont nous allons parler ! Mais de ces femmes qui ont marqué l'histoire



de Ste-Suzanne ou joué un rôle important, de par leur lignage, par leur mariage, ou parce qu'héritières de la citadelle, dans l'Histoire de la Cité et du pays de Charnie.

Ce n'est qu'une hypothèse tant que la généalogie n'a pas été établie avec certitude, mais les historiens rapportent que la première « Seigneure » de Ste-Suzanne, sous les Carolingiens (IX^{ème} siècle) fut **Lucie de Ste-Suzanne**. On sait aussi qu'avant les Beaumont, le seigneur du lieu, Comte du Maine, **Roger du Maine** (866-900) épousa **Rothilde** (ou **Rotrude**) de France, fille du roi Charir... Un soir que le commandant anglais de la place, **Sir John Falstolf** (1378-1459), est absent, John Ferremen est de garde aux remparts. A un moment il chante un air convenu à l'avance, un signe de reconnaissance pour les français du sire Jean V de Bueil (1406-1477), lui aussi Compagnon de Jeanne d'Arc, tapis dans les rochers sous les remparts. A ce signe les français se ruent aux cris de « Saint-Denis, ville gagnée » ! Et les anglais, sans ordres, se sauvent « en chemise », dit la chronique de l'époque, par dessus les remparts. C'est donc finalement suite à la ruse d'une Suzannaise - et à la trahison de son compagnon - que la Cité a été reprise... et est demeurée française jusqu'à aujourd'hui ! Le sire de Bueil se plaît tant à Ste-Suzanne qu'il a reconquis, qu'il éprouve le plus grand mal à restituer la forteresse à son légitime propriétaire, la famille d'Alençon. Ce n'est qu'en 1447 et après injonction du Roi lui-même, que Jean de Bueil rendra hommage à la Duchesse d'Alençon, en son château de Ste-Suzanne.

Au XII^{ème} siècle, en 1145, Roscelin de Beaumont seigneur de Ste-Suzanne épouse **Constance Fitzroy**, cinquième des huit filles naturelles d'Henri I^{er} Beauclerc, roi d'Angleterre, et petite-fille de Guillaume le Conquérant. Son fils Roscelin de Beaumont (~1137-~1196) qui est l'arrière petit-fils d'Hubert II et de Guillaume le Conquérant, épouse Lucie de l'Aigle. Leur fille **Ermengarde de Beaumont** (° ?-1234) se marie le 5 septembre 1186 avec Guillaume I^{er} d'Écosse dit « Le Lion », roi d'Écosse de 1165 à 1214. On avait déjà connu des Suzannaises filles ou descendantes de rois, mais Ermengarde est la seule suzannaise à être devenue Reine... d'Écosse !



Ermengarde de Beaumont



Agnès de Beaumont



Jeanne d'Albret

En 1236, **Marguerite de Fiff**, nièce de Raoul VIII de Beaumont (~1175-1237), fonde la Chartreuse du Parc-d'Orques à Saint-Denis-d'Orques, sur un terrain légué par son oncle.

Au XIII^{ème} siècle, en 1253, **Agnès de Beaumont** (~1235-1301), fille de Richard II, héritière des Beaumont, se marie avec **Louis I^{er} d'Acre de Brienne**, fils de Jean de Brienne Roi de Jérusalem, et fait ainsi passer aux Brienne la dynastie des Beaumont. Au XIV^{ème} siècle, **Marie de Beaumont-Brienne** (~1325-1372), à son tour héritière de la terre de Ste-Suzanne, se marie en 1340 à **Guillaume Chamillard** sire d'Anthenaise, qui lui apporte en dot les châtellenies de Chources et Mézangers, la Ramée (ancien prieuré de l'abbaye d'Évron à La Chapelle-Rainsouin) et Thorigné.

Le 20 octobre 1371, **Marie Chamillard d'Anthenaise** (~1345-1425), devenue héritière à son tour, se marie avec **Pierre II de Valois d'Alençon**, apportant ainsi cette terre aux Alençon pour 6 générations. **Charles IV d'Alençon** (1489-1525) combat à Marignan et à Pavie mais meurt sans enfant le 11 avril 1525 ; sa veuve **Marguerite de France** (1492-1549) se remarie avec **Henri II d'Albret** (1503-1555), roi de Navarre, privant la sœur de Charles IV, **Françoise d'Alençon** (1490-1550) de son héritage sur la vicomté.

Il y a une autre Suzannaise importante, c'est la femme de John Ferremen, dont on ne connaît pas le prénom. La « **Suzannaise inconnue** » ?!... On lui doit, à elle et à son mari, la délivrance de la Cité du joug anglais pendant la guerre de Cent ans. Décembre 1439. Ste-Suzanne est anglaise

depuis 14 ans, depuis qu'en 1425 son gouverneur depuis 1422, **Ambroise de Loré** (1395-1446), Compagnon de Jeanne d'Arc et futur Prévôt de Paris, a perdu la cité face aux Anglais de Thomas Montaigu, comte de Salisbury. En 14 ans les Suzannaises ont eu le temps de « côtoyer » les soldats anglais... L'une d'elles, mariée (?) à **John Ferremen**, le convainc de « trahir »... Un soir que le commandant anglais de la place, **Sir John Falstolf** (1378-1459), est absent, John Ferremen est de garde aux remparts. A un moment il chante un air convenu à l'avance, un signe de reconnaissance pour les français du sire Jean V de Bueil (1406-1477), lui aussi Compagnon de Jeanne d'Arc, tapis dans les rochers sous les remparts. A ce signe les français se ruent aux cris de « Saint-Denis, ville gagnée » ! Et les anglais, sans ordres, se sauvent « en chemise », dit la chronique de l'époque, par dessus les remparts. C'est donc finalement suite à la ruse d'une Suzannaise - et à la trahison de son compagnon - que la Cité a été reprise... et est demeurée française jusqu'à aujourd'hui ! Le sire de Bueil se plaît tant à Ste-Suzanne qu'il a reconquis, qu'il éprouve le plus grand mal à restituer la forteresse à son légitime propriétaire, la famille d'Alençon. Ce n'est qu'en 1447 et après injonction du Roi lui-même, que Jean de Bueil rendra hommage à la Duchesse d'Alençon, en son château de Ste-Suzanne.

Jeanne d'Albret (1528-1572) épouse le 20 octobre 1548 **Antoine de Bourbon** (1518-1562) et donne naissance à **Henri de Navarre** (1553-1610), roi de France et de Navarre, Baron de Ste-Suzanne à partir de 1572. Le roi Henri IV épouse en premières noces **Marguerite de France**. Le 16 septembre 1594, Henri IV vend la baronnie de Sainte-Suzanne pour 18 000 écus en engagement à sa femme Marguerite de France dite la Reine Margot, qui le détient dix ans (1594-1604). **Guillaume Fouquet, seigneur de la Varenne**, rachète le 25 septembre 1604 l'engagement fait à la reine Margot (Fouquet rembourse à la reine les 14 200 écus qui lui restaient dus) et le transmet à ses descendants.



Marguerite de France dite la Reine Margot

Il construit le château de La Flèche et le Château « Logis » de Ste-Suzanne de 1608 à 1610/1613. Catherine de Bourbon sœur du roi, duchesse de Bar, épouse d'Henri II de Lorraine, dit un jour à Guillaume Fouquet de la Varenne, qu'elle avait connu comme cuisinier : « *Il paraît, la Varenne, que tu as plus gagné à porter les poulets de mon frère, qu'à piquer les miens !* ». Cette

annotation figure sur l'acte de baptême, à Ste-Suzanne, le 24 janvier 1610, de **Jehanne**, fille de **Michel Luette de la Vallée** à Blandouet, gouverneur, depuis 1605, de la ville et du château de Ste-Suzanne. Faute d'héritiers mâles, la « dynastie » Fouquet s'arrête avec sa descendante **Catherine Fouquet de la Varenne** (1635-1699) qui transmet le château par son mariage en 1644 avec **Hubert de Champagne de Villaines**. Leur petite-fille **Anne Marie de Champagne de Villaines** (1705-1783), à son tour héritière de la terre de Ste-Suzanne, le transmet à la famille de Choiseul-Praslin par son mariage en 1732 avec **César Gabriel de Choiseul-Praslin**. À l'époque révolutionnaire, marquée en Charnie par la tragédie de **Perrine Dugué** (que le Petit Babillard a déjà évoquée), le château de Ste-Suzanne est déclaré bien national, mais rien n'indique qu'il ait été vendu, car le duc Antoine de Choiseul-Praslin se porte de nouveau acquéreur de Ste-Suzanne par acte du 2 ventôse an XI (20 février 1803). La fille d'Antoine, **Lucie Virginie de Choiseul-Praslin** (1794-1834), épouse en 1815 le Prince Charles de Beauvau Craon (1793-1864), Grand d'Espagne, chambellan de Napoléon I^{er}. Le prince Charles de Beauvau vend le château le 10

mai 1822 au baron de Damas ; à cette date, le château de Ste-Suzanne élevé par Fouquet de la Varenne cesse donc d'appartenir à ses descendants. Le baron de Damas (1799-1847) avait épousé en 1818 Charlotte de Hautefort (1799-1847) fille de Julie-Alix de Choiseul-Praslin la sœur d'Antoine-César et de César-Hippolyte précédents propriétaires du château. Le Baron de Damas, Lieutenant Général Pair de France, Grand Maréchal du Palais, Grand Croix de l'ordre de Saint-Louis, Grand-officier de la Légion d'honneur, Bailli de l'ordre de Malte, fut ministre de la guerre puis des affaires étrangères, Gouverneur du duc de Bordeaux (fils de Charles X). Le 30 décembre 1855, il vend le château à **Hélène Ollivier** veuve **Delespinasse** (1788-1873). Celle-ci n'est autre que la fille d'un ancien maire de Ste-Suzanne Julien-François Ollivier (1758-1803), né à Torcé (premier maire de Ste-Suzanne, 1800 à 1803), et mort par chute dans un puits. Elle est aussi la veuve d'**Édouard Delespinasse** (~1791-1844), ancien régisseur du château d'Antoine-César de Choiseul-Praslin, puis de Charlotte de Hautefort épouse du Baron de Damas, maire de Ste-Suzanne en 1814-1815). La fille du maire avait épousé le régisseur du château ! Vente le 15 novembre 1865 à **Henri-Louis Picot de Vaulogé**, mais Mme Delespinasse s'était réservé pour elle le droit d'habitation (bail gratuit) au château jusqu'à sa mort, qui survint le 19

novembre 1873. Elle était aussi la sœur de Julien-Pierre Ollivier (1789-1866), maire de Ste-Suzanne de 1834 à 1835 et qui habitait le Manoir de la Butte-verte. Mme Delespinasse fut sans doute la Suzannaise qui vécut le plus longtemps au château de Ste-Suzanne, de 1804 à 1873. Par héritage le château reste un siècle dans la famille de Vaulogé.



La dernière de cette lignée est **Marie-Béatrice de Livonnière, Princesse de Carini** (1917-2011). C'est elle qui, en 1965, accepta de prêter son château, alors en ruines, pour le premier essai de spectacle « Son & Lumière » (août 1965), pour les 27 spectacles de 1966-1967 et qui autorisa les débroussaillages du château et de la colline par les bénévoles des « Amis de Sainte-Suzanne ». La boucle est bouclée ! On quitte les Suzannaises « héritières » et aristocrates.

Et on découvre les femmes qui vont permettre la renaissance de la cité aux cinq titres :

Aude Fonquernie et son oncle



En 1969 c'est aussi une femme qui va faire sortir le château de l'oubli et de la ruine : **Aude Fonquernie**, médecin psychanalyste à Paris, acquiert le château en 1969, le répare, le rénove, l'équipe et l'habite. Mais elle le transforme aussi en haut-lieu de la Culture par les concerts et expositions remarquables qu'elle y organise. On se souvient des pages entières d'articles dans « le Monde » et « Le Figaro »

sur les expositions de Ste-Suzanne (Picasso, Giacometti, Arpad Szenes, etc.) dont l'une, « Jeux et jouets du XIX^{ème} siècle » marquera les esprits. Mais elle laisse aussi la cour du château ouverte aux Suzannais pour des fêtes et animations, et monte avec l'Inspection académique le dispositif de l'Éveil artistique pour les scolaires du département. Mais en 1980 elle change de vie et fonde à Mazille (71) la Maison sur le Monde et Cluny, chemins d'Europe, des espaces de rencontres spirituelles et œcuméniques. La Commune de Ste-Suzanne est alors contrainte, faute de reprenneurs, à racheter le château, qui restera municipal durant 19 ans. Mme Fonquernie, nonagénaire aujourd'hui, s'attache à présent à rapprocher les Chrétiens, les Israéliens et les Palestiniens et effectue de fréquents séjours à Jérusalem. Cette personnalité exceptionnelle (« une belle personne » dirait-on aussi aujourd'hui) a eu plusieurs vies et a beaucoup fait pour sauver et faire vivre le château de Ste-Suzanne. Elle avait obtenu pour cela le prix « Chefs d'œuvre en péril » qui lui fut remis à Paris par le président Giscard d'Estaing.

La dernière Suzannaise de notre saga sera **Christiane Ligot** (1932-1997). Première et pour l'instant seule femme élue maire de Ste-Suzanne, elle accomplit sa mission de première magistrate de la commune de mars 1983 à juin 1997. Sans profession, épouse du vétérinaire Bernard Ligot, elle s'occupe

longtemps de l'ADMR comme trésorière, participe au Son & Lumière de 1966-67 (où elle campe avec élégance la Duchesse d'Alençon) avant de devenir conseillère municipale en 1977. Fin mars 1983, elle est élue maire au 2^{ème} tour avec 8 voix contre 6 à Paul Dézélé ancien maire. La féminisation du Conseil progresse mais n'atteint pas encore à l'époque le quart du Conseil municipal. En mars 1989, elle est réélue maire au 1^{er} tour avec 13 voix sur 15. En 1995 où deux listes sont en présence, elle sera réélue maire, mais avec 8 voix. On retiendra de ses mandats, durant 14 ans, l'entrée de Ste-Suzanne dans les « Petites cités de caractère », l'acquisition par la Commune du camp des Anglais, les premiers travaux de pavage de la grande rue, la vente de chemins communaux, l'animation du château avec l'association pour la mise en valeur du château. D'autres actions seront moins heureuses : elle refuse par exemple l'achat par les Amis de Ste-Suzanne de l'ancien presbytère pour y transférer le Musée, vend la petite maison du Grand-moulin... des lieux qu'il eût sans doute été bon de garder publics, mais la situation financière de la Commune était très critique à l'époque et l'absence de soutien extérieur peuvent expliquer les choses. Mme Ligot fera durant des années le siège du Conseil général pour convaincre les élus et les services d'acquiescer le château. Elle obtint finalement gain de cause... mais tardivement car elle décèdera en cours de mandat, en juin 1997, or c'est fin 1998 que le Conseil général se portera finalement acquiesceur du château et le transformera après 10 ans de travaux en Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine avec la réussite que l'on sait. La création d'une commune nouvelle de près de 1400 hab. composée de Sainte-Suzanne-et-Chammes entraînera pour la première fois en 2020 un scrutin de liste avec parité obligatoire. Donc dans un avenir proche, beaucoup plus de chances de voir les femmes prendre davantage de responsabilités électives dans nos contrées !

Christiane Ligot, 1^{ère} femme maire de Sainte-Suzanne



Suzannaise d'adoption : actrice de la vie de sa cité et actrice dans la vie



Cassandra Manet dans Les Cordier entre Pierre Mondy (à G.) et Bruno Madinier

Sinon, comme personne (contemporaine) d'origine suzannaise, il y a aussi **Cassandra Manet*** la fille de Jean-Michel Levillain (qui était animateur au château du temps de C. Ligot) et de Jocelyne Breux. Née à Laval, elle a vécu son enfance à la "boulangerie" du château, puis à Bouère... Elle intègre le lycée Douanier-Rousseau à Laval, où elle étudie la peinture, les arts plastiques, et suit l'enseignement Histoire de l'Art et Théâtre de Dany Porché. Elle intègre ensuite le Cours Florent à Paris dont elle sort en 2002 promue par les révélations du premier Prix Olga Horstig, qui distingue les meilleurs élèves de l'école. Interprète du personnage Lara Cordier, dans la série Les Cordier, elle tourne avec plus d'une quinzaine de réalisateurs, joue sur les scènes nationales théâtrales et travaille avec plusieurs compagnies parisiennes pour des créations de théâtre et de danse contemporaine. Elle tourne dans La Consultation, court-métrage sélectionné à la Semaine de la Critique pour le Festival de Cannes 2008. En 2012 elle interprète Leva, un des personnages principaux du long-métrage "One O One" de Franck Guérin, couronné d'une sélection officielle au Taipei Film Festival et au festival Ciné-Franco de Toronto. En 2014, Cassandra Manet devient la marraine du festival "Les Reflets du Cinéma" créé par Atmosphères 53. Elle en a été à nouveau la marraine pour l'édition 2015. Elle vient souvent ici, et a bien voulu enregistrer gracieusement la « voix off » du DVD de Ste-Suzanne en 2011. Je l'ai vue l'an dernier encore. Elle a beaucoup de photos sur Google.

Et, bien sûr, n'oublions pas sainte Suzanne !

La commune tient son nom, au moment de la christianisation, de sainte Suzanne (Sancta Suzanna, Sanctae Suzannae

oppidum), vierge et martyre. Des reliques de la sainte auraient été rapportées au X^{ème} siècle. Quand le bourg fut réuni au château, qui portait jadis le nom de Saint-Jean de Hautefeuille, la nouvelle enceinte, comportant château et cité, prit le nom unique de Sainte-Suzanne. Ce fut la première cité de France à prendre ce nom. Selon d'autres hypothèses, d'ailleurs pas nécessairement incompatibles, le nom de « Suzanne » pourrait provenir des origines celtiques de la cité, qui ont laissé leur empreinte à travers un mur vitrifié (env. IX^{ème}-V^{ème} siècle avant notre ère). Ainsi, ana signifie déesse et suze, source, suze-ana pourrait ainsi signifier la



Décapitation de Sainte Suzanne. Vitrail église

déesse de la source, la cité intra-muros comptant 21 puits. ** Suzanne de Rome est une vierge romaine martyrisée au III^{ème} siècle. Elle est fêtée le 11 août. Belle et instruite, elle refuse la demande en mariage de Maximien, fils de l'empereur Dioclétien. Lorsqu'elle révèle qu'elle est chrétienne, les deux officiers chargés de l'amener au palais impérial se convertissent. Tous trois finissent décapités. Un 11 août du IV^{ème} ou V^{ème} siècle est consacrée, à Rome, près des thermes de Dioclétien, une basilique fondée par le prêtre Gaius et dédiée à sainte Suzanne, laquelle serait ensevelie à Coazzo, près de Rome. Cette basilique devient l'église Sainte-Suzanne aux bains de Dioclétien. On peut la voir en statue et dans le vitrail gauche de la nef dans l'église de Sainte-Suzanne. Elle est fêtée le 11 août et elle est vénérée comme étant la sainte patronne des fiancé(e)s.

Jean-Pierre Morteveille, Sainte-Suzanne (53)

*https://fr.wikipedia.org/wiki/Cassandra_Manet

**<https://fr.wikipedia.org/wiki/Sainte-Suzanne>

LE COMMERCE : RENDRE SERVICE SANS COMPTER SON TEMPS

Portraits de femmes dont la « bosse du commerce » a fait d'elle des personnages incontournables de nos villages, dévouées, ne comptant ni leur temps, ni leur travail, dotées d'une grande générosité au service des gens.

Avec le personnel, on pouvait être 12 à table

Nous sommes arrivés à St-Jean-sur-Erve avec mon mari en 1944. Avant, nous tenions une ferme mais il nous fallait trouver une autre ferme à louer et nous n'en trouvions pas à l'époque. C'est monsieur Louis Janvier qui nous a dirigés vers Saint-Jean-sur-Erve, vers cette location d'un restaurant. Nous ne louions pas uniquement le restaurant, juste en face, nous avions aussi une étable et de la terre pour la pâture des vaches.

Je distribuais le lait de nos vaches tous les matins : mon mari traversait la route nationale avec le bidon de lait, de l'étable au restaurant. Là, les gens venaient chercher leurs pots remplis et alignés sur une table, ils n'avaient pas besoin de me montrer leur pot, je les connaissais et ne me trompais jamais. J'ai fait ça de 1944 à 1983.

Pour le restaurant, j'y faisais de la cuisine familiale. Les conditions étaient rudes : je n'avais pas d'eau courante et j'avais une toute petite cuisine installée. Il fallait tout préparer d'avance. Déjà, à l'époque, il n'y avait que des clients pressés qui voulaient manger vite fait. Nous

faisions les chambres : 4 à l'étage, chacune comprenait un lit, un seau, un broc d'eau, une table de toilette avec la cuvette pour se laver et quand toutes étaient complètes, on emmenait les clients chez l'habitant qui avait un lit disponible dans un coin. Il ne refusait jamais de recevoir nos clients parce que ça leur faisait des sous. Les clients n'étaient pas exigeants !

Nous hébergions aussi des ouvriers : que des bretons qui travaillaient sur la route et à l'adduction d'eau. Ils couchaient chez nous, ils ne parlaient qu'aux congés. Ça veut dire que je les avais le dimanche : au petit déjeuner, le midi et le soir. Souvent l'après-midi du dimanche, ils jouaient avec nous aux boules, on les considérait comme des amis. La nuit, des routiers s'arrêtaient pour un lit, je les recevais. J'ai fait aussi la correspondance postale pendant 40 ans, tout le travail d'un bureau de poste. La voiture postale passait le matin, vers 6 h. moins le quart, apporter le sac dans lequel il y avait toutes les lettres et un pochon d'argent avec les mandats, les pensions, les rentes, les contre remboursements, les allocs que je préparais pour chaque facteur. Pour ces services, nous n'étions pas payés

mon mari et moi, et pourtant, c'était du travail. J'avais aussi le télégramme qu'il fallait porter dans les maisons, il n'y en avait pas beaucoup, heureusement. Les 2 facteurs arrivaient à 7 heures pour trier le courrier avant de faire leur tournée. Je m'occupais aussi du téléphone, nous étions les seuls à en avoir un, souvent, il fallait téléphoner à la place des gens, ils n'osaient pas le faire, tout ça prenait du temps. Mais, j'avais beaucoup d'aides, les jeunes filles aimaient venir travailler chez nous. Avec le personnel, on pouvait être 12 à table : j'avais des gens pour faire les foins, bêcher le jardin, cueillir les légumes, arranger les fleurs, éplucher les pommes de terre, préparer les haricots verts, faire les conserves... Pour plumer les poulets, on embauchait à la journée, la personne était payée et déclarée. Avec les lits, il y avait les draps à changer et à laver au lavoir. Pour le petit linge, le lavoir du restaurant suffisait mais pour les draps, il n'y avait pas assez de profondeur, et donc les laveuses étaient obligées d'aller jusqu'à celui de Launay, non loin de l'école. C'est simple, il y avait toujours du linge d'étendu, il fallait faire aussi la couture : repriser, couper, modifier... le linge du restaurant. Je m'occupais de la bascule publique : je prenais mon vélo pour aller plus vite dès que je voyais un tracteur ou un camion s'arrêter devant. Dans notre métier, il y avait beaucoup d'improvisations : si un car arrivait au restaurant avec 30 personnes (les cars étaient plus petits que ceux de maintenant), je n'avais pas de quoi nourrir un nombre aussi important en permanence, alors, je téléphonais chez le boucher de St-Jean pour la viande et on improvisait avec les légumes du jardin ou les conserves. Quand nous avons eu une voiture, mon mari faisait « taxi »

Elle donnait satisfaction à tous, la buraliste



Vue du clocher, le plat d'étain, maison de La mère Lambert, la buraliste

Qui n'avait pas besoin d'elle ? Bien entendu, elle vendait des paquets de tabac, du papier à cigarettes, des cigarettes, du papier à chiquer. Elle tenait aussi café. Pour les boissons, les groupes importants, les gens s'installaient dans une grande pièce tout en longueur, munie de tables et de bancs attenants à la cuisine, siège de toutes les autres activités. Le dimanche après la messe, beaucoup d'hommes se retrouvaient chez elle, au Plat d'Étain, en face l'église, maison assez imposante au fond d'une cour ; ils jouaient aux cartes et prenaient un verre, en toute convivialité : c'était leur « récré » hebdomadaire. Si en semaine deux amis se rencontraient au village, l'un ne manquait pas de dire Allons chez la mère Lambert. Quand arrivait la saison de faire l'eau de vie à partir du cidre vieilli en libérant les barriques, c'est

Pas d'homme dans cette maison !

Quand j'étais petite, mes parents habitaient « La butte du gros chêne » à Neuville. Les commerçants itinérants nous ravitaillaient : les bouchers de Parennes ou de Torcé, l'épicier de Chemiré... Nous n'allions au bourg distant



Auguste Chevrier et Marguerite Bréhin employés, Henri et Pierrette Feurprier, les patrons, Julianne Feurprier (Sœur) et Robert Feurprier sœur et frère du patron, Marie-Josèphe Lavoué (Feurprier) sœur de la patronne

pour arranger les gens. Nous tenions l'assurance : on avait à gérer toute la campagne, on relevait les cotisations des adhérents qui venaient au restaurant, on tenait le groupement sanitaire du bétail, les chevaux, on vendait des bouteilles de gaz. Dans un coin du restaurant, derrière une cloison au début, ensuite dans une petite pièce, un coiffeur coupait les cheveux en fin de semaine : le vendredi, samedi, dimanche. Il travaillait pour son compte. En 1960, mon mari et moi, nous avons acheté en viager la maison que j'habite aujourd'hui, ça nous donnait des chambres supplémentaires pour les ouvriers qui pouvaient dormir à 2 par lit. La route nationale actuelle a été ouverte en 68, et ça n'a plus été pareil : moins de circulation à passer devant chez nous et donc beaucoup moins de clients. Nous avons beaucoup aidé et participé à la vie du village et nous avons eu une vie bien remplie.

Pierrette Feurprier, Saint-Jean-sur-Erve (53)

la mère Lambert qui délivrait le laissez-passer. Les artisans devant téléphoner à un fournisseur se rendaient aussi chez elle, passant par l'Inter. Ils ne payaient pas tout de suite : la mère Lambert prenait leur nom, notait le numéro. Tous les deux mois elle présentait la facture aux intéressés qui la réglait alors. Les jours de mariages, de baptêmes, elle participait à sa façon en servant à boire dans la grande salle aux joyeuses assemblées. Grande, aimable, sans sourires inutiles, portant lunettes et grande blouse foncée, elle donnait satisfaction à tous. Elle pouvait paraître sévère. Qui ne l'aurait pas été à sa place ? Le dimanche à la messe c'était la coutume, avant le sermon, de « recommander » des défunts aux prières des fidèles. Régulièrement on entendait « Maria, Valentine, Augustine Lambert » ses 3 filles décédées adolescentes ou jeunes adultes. Elle les évoquait parfois devant des petites filles, comme leur parlant avec un large sourire. Vous écoutiez avec respect les yeux brillants répondant ainsi à ce sourire de maman. Son mari mourut aussi. Courageusement elle poursuivit sa tâche digne et respectée jusqu'à un âge avancé.



et un téléphone d'alors

Marguerite Montaroux-Marteau, Blandouet (53)/Le-Mesnil-le-Roi (78)

d'environ 2 kms que pour acheter le pain chez Monsieur Denis et un complément d'épicerie chez « la Arlette » ou exceptionnellement faire téléphoner. En fait Arlette vendait un peu de tout : tabac, journaux, mercerie, laine, graines...

et épicerie. Elle faisait aussi office de cabine téléphonique bis. Arlette c'était un personnage ! C'était une femme assez forte qui vivait avec sa maman âgée. Elle élevait seule ses deux filles : Claudette et Marie-Laure. Pas d'homme dans cette maison ! Vêtue d'une blouse grise, une paire de socquettes de laine dans des chaussons en toute saison, les cheveux retenus en arrière par des peignes ou un bandeau et peut-être même quelques poils sur le menton... Jamais un sourire et un ton sec qui me faisait perdre tous mes moyens ! Comme cette fois où maman m'avait demandé de descendre chez « la Arlette » pour qu'elle téléphone au vétérinaire (et pas à l'hongreur) pour un veau qui avait la diarrhée. C'était un jour d'école ou de catéchisme. Malgré mon appréhension, j'ai voulu prouver à maman que j'étais une grande. J'y suis allée... en pensant aux caramels à 1 centime qui récompenseraient cet acte de bravoure ! Dreling (la porte)... Bonjour madame. Il faudrait téléphoner au vétérinaire, pour un petit veau qui est malade. Qu'est-ce qu'il a ton viau ? (ton sec) Et là, je perds le seul mot de vocabulaire vraiment utile en la circonstance... et je bafouille : Il a la foire (pour ne pas dire la fouère*). Réponse cinglante : Tu ne peux pas dire la diarrhée comme tout le monde ! La honte, l'envie de pleurer... Elle est méchante la dame, je ne veux plus y aller ! Maman a expliqué à Arlette qu'elle m'impressionnait... et le ton s'est radouci, un léger sourire est apparu dans les yeux d'abord puis sur les lèvres de l'épicière. Allons, Martine ! Une bonne

LA RUDESSE DU MONDE PAYSAN

Quand les paysans sont partis au front, leurs femmes et parfois même, leurs filles, les ont remplacés, à l'étable comme aux champs. Quelquefois*, la nation a reconnu la place qu'elles ont tenu et le rôle qu'elles ont joué.

De la Charnie à la Haute-Vienne, le parcours d'un poireau

Ma mère est née en avril 1900 à Thorigné-en-Charnie. Elle labourait à 16 ans, le père était à la guerre. Il avait été mobilisé dès le début. Il y avait 40 à 42 ha à la Valtière. Ma maman, a eu le mérite agricole pendant la guerre, elle a dû l'avoir en 1920 (le 8 janvier 1919), son père est mort en fin 1918. Elle n'était pas mariée puisqu'elle s'est mariée avec mon père au mois de juillet 1919, le 18. Je suis resté à la Valtière, jusqu'à l'âge de 10 ans, en 1930. Mes parents avaient des vaches sur ces terres, des vaches des bœufs, mon père faisait des cultures, du blé. Sur les Huet, les Maçons tout ça c'était du blé. Il a fait des concours pour le blé, ça devait être au comice de Ste-Suzanne. Vaches laitières, bœufs, tout. On mettait pas le lait au bout du chemin, ils faisaient le beurre en ce temps-là. Elle barattait, elle vendait le beurre à Redanges, à St-Denis-d'Orques, les poulets aussi. Quand ils ont quitté la Valtière, mes parents sont partis à Louverné, mon père y faisait du commerce. Il a divorcé en 42 et il est parti dans une ferme à lui à Saint-Jean-sur-Mayenne, il m'a laissé avec ma mère. Puis, je me suis marié avec Suzanne et on est partis tous les deux en Charente. Maman y a émigré avec moi, en 1947 ; ensuite, on a été dans la Vienne en 1950, enfin elle est revenue à Thorigné en 53. Elle y est restée, au bourg, jusqu'en 65. Elle ne s'est pas remariée.

Après la mort de mon père, avec l'héritage, j'ai acheté ma ferme, dans la Haute-Vienne. On y a habité en 1964. J'ai même pas mis au bout, c'est comme ça que ça s'est fait. On a été 20 ans dans cette commune. Maman y est morte, à l'hôpital, deux mois après que je l'ai ramenée de Thorigné, en 65. Elle est enterrée là-bas, à Saint-Junien. Elle en parlait de son mérite agricole, elle était fière de l'avoir. Elle avait



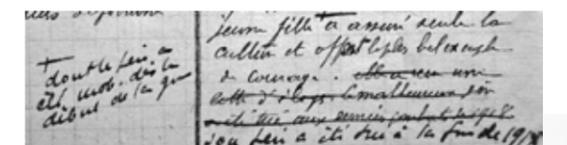
L'épicerie d'Arlette est au milieu de cette rue, sur gauche

paroissienne qui sonne les cloches et va à la messe régulièrement, qui donne à ses filles tout l'amour qu'elle porte en elle, qui accompagne sa maman jusqu'à son dernier souffle, c'est une - bonne - femme, pas une sorcière quand même ! Une femme de caractère ; mais il en fallait pour assumer sa liberté de choix de vie et se faire respecter. En fait, elle avait revêtu une carapace sous laquelle se cachait une grande gentillesse... mais ça, la petite fille que j'étais ne l'a compris que plus tard !

Martine Letourneur-Guittet

Fouère en patois = diarrhée.

Extrait de la note de synthèse des propositions d'attribution du mérite agricole Marthe Simon. Fin décembre 1918



Eugène Bouland, 95 ans, parle de sa mère, 9 juillet 2015



Marthe Bouland et son fils Eugène pendant les batailles à la Valtière

trouvé ça normal, c'était un honneur. La médaille, je ne l'ai pas gardée. Je l'ai mise dans sa tombe.

Eugène Bouland, Thorigné-en-Charnie/Louverné (53) 25 mars 2015

* Voir l'article le poireau au féminin, de Jocelyne et Michel Dloussky, in Loin du front, revue l'Oribus, n° hors-série de 7 décembre 2009, p. 109-113.

Comment l'histoire de la Valtière devient une histoire de femmes...

Une ferme, des femmes... une histoire de transmissions

J'en avais bien entendu parler de la Marthe Bouland, par Céleste Simon (son frère), qui était aussi mon grand-oncle par alliance (il était le mari de Berthe Neveu ma grand-tante, dont je parlerai plus tard).

Je leur rendais visite avec mon mari chaque année pour les vœux et heureusement on avait pensé et réussi à leur faire raconter leur passage à la Valtière (Thorigné-en-Charnie), ferme où nous nous sommes installés en 1988, et autres détails familiaux. Mais je reviens au commencement de l'histoire :



Quand Céleste naît en 1910, sa sœur Marthe est déjà âgée de 10 ans, de parents cultivateurs à la Valtière depuis l'année 1900. Son père ayant été mobilisé en 1914

pour la Grande Guerre, c'est elle qui, à l'âge de 14 ans, va diriger les chevaux pour les labours et les semis *aussi bien que l'aurait fait son père ou le plus solide gaillard* comme le mentionnera le courrier du maire de Thorigné au préfet de la Mayenne lors de sa demande de récompense pour Marthe, sous forme de poireau (l'autre nom du mérite agricole). *Cette brave fille n'a jamais eu un seul moment de découragement, chaque année, la ferme a connu des ensemencements normaux, soit 15ha sur les 38 ha totaux...* (Courrier au préfet). La décoration du mérite agricole lui sera attribuée le 9 janvier 1919. Son père étant mort sur le front en 1918, sa mère se remariera en 1919 et laissera la ferme à Marthe cette même année, qui se marie aussi en 19. Elle va l'exploiter jusqu'en 1931 avec Eugène Bouland qui choisit de devenir marchand de bestiaux. Un fils naîtra en 1920, prénommé lui aussi Eugène (nous l'avons visité dernièrement pour qu'il nous parle de sa mère Marthe). Il passe son enfance à la Valtière jusqu'en 1931, quand ses parents quittent la Valtière pour une autre ferme à Louverné pour exercer au mieux la profession d'Eugène père. Marthe et Eugène divorceront en 1942, le fils part alors dans la Vienne, Marthe le suit. C'est alors, en 1931, que Céleste réapparaît dans l'histoire puisqu'il succède à sa sœur à la Valtière avec Berthe Neveu sa femme, jusqu'en 1941, date à laquelle ils partiront à Bannes, commune voisine. En effet Céleste devient aussi

marchand de bestiaux. Et voilà que Germaine, sœur de Berthe, mariée à Auguste Leroux, les remplace, avec leurs six enfants pendant 13 ans. En 1953, Germaine et Auguste Leroux s'installent dans une ferme voisine pour installer deux de leurs enfants : les places sont chères à cette époque !

La Valtière est transmise et louée une nouvelle fois, à Claude Leroux, leur fille cadette, et Gilbert Bourné, son mari, qui se trouvent être mes parents, et au frère de Claude.



Florence Rochard et Mme Leroux sa mère

Les 41 ha sont alors divisés en 2 ainsi que la maison. C'est cette année-là que Marthe revient à Thorigné, où elle habite dans le bourg. Elle viendra de temps en temps à la Valtière, proposer ses services, autant à la cuisine (elle était bonne cuisinière) qu'aux champs, mes parents diront d'elle qu'elle était généreuse et courageuse. Comme elle ne voulait pas être rétribuée, ils lui offraient bien-sûr le couvert et parfois une blouse de travail. Elle aimait bien revenir à la Valtière. En 1965, Marthe tombe malade. Son fils, Eugène vient alors la chercher et la ramène dans la Vienne où il est installé dans une ferme. Elle mourra deux mois après, le 11 mai, (jour de ma naissance, coïncidence ou pas ?) et sera enterrée à Saint-Junien dans ce même département. En 1965 également, mes parents se retrouvent seuls car leurs colocataires ont trouvé une ferme, à Grez-en-Bouère ; ils s'étaient dit que le premier qui trouvait partait. Mais cette même année, et que pour tous aient la même superficie, la surface se verra diminuée au profit de l'oncle de la ferme voisine, pour passer à 29 ha, jusqu'en 1988. Après une carrière de 35 ans, Claude et Gilbert passent la main à leur fille cadette (moi-même) et son mari, fils de guenilleux comme on disait dans le temps ! Voilà, la boucle est bouclée, l'histoire de transmission par les femmes s'arrête là, pour l'instant... Pour récapituler et vérifier si vous avez bien suivi: Marthe a transmis à sa belle-sœur : Berthe, qui a transmis à sa sœur : Germaine, qui a transmis à sa fille Claude, et elle aussi à sa fille : Florence. Une ferme, des femmes...

Florence Rochard, La Valtière, Thorigné-en-Charnie (53)

Quand la Charnie « nous fait des centenaires, à ne plus que savoir en faire » malgré des conditions de vie très rudes ! Et voici Georgette, la première d'un triptyque, morte en 1994. La seconde et presque centenaire, c'est Victorine morte en 2006 quant à la dernière, la championne, c'est Alphonsine, décédée en 2013.

Elle marche Georgette

Georgette Veau est née le 26 juin 1893 aux Crosneries, sur la commune de Blandouet. Elle a vingt-et-un ans quand la « grande guerre » touche tout le pays. Les campagnes se vident de leurs hommes que les femmes remplacent aux travaux des champs, dans les étables... Georgette a 27 ans quand elle épouse Julien Boutruche le 2 janvier 1920 à Saint-Denis d'Orques où le couple s'installe, au Loup pendu, sur la route d'Étival. Mère de quatre enfants, un garçon : Julien

suivi de 3 filles : Georgette, Madeleine, Suzanne. Un couple de journaliers. Georgette fait les lessives, plume les volailles, aide aux foins, fabrique le « pommé »... Un jardin, quelques volailles et un cochon aident à nourrir la petite famille. Julien meurt au début de la deuxième guerre mondiale. Et Georgette, seule, continue de travailler dur. Elle se rend à pied dans les fermes. Elle marche Georgette; le vélo: elle ne sait pas en faire, alors elle cumule les kilomètres sur les routes de la Charnie ! Elle va chez sa fille Madeleine qui demeure au P. N. 51 à Chemiré. C'est là qu'elle lie connaissance avec Emile Havard, un veuf,

père de trois enfants. Ils décident d'unir leur solitude et se marient le 16 janvier 1950. Emile laisse alors sa ferme des Bruères à sa fille Yvonne qui vient de se marier et s'installe avec Georgette à la Houette. Ils y restent peu de temps (2 à 3 ans) et s'installent dans leur petite maison du bourg, presque en face de l'école. Malheureusement, Emile Havard décède en 1956. C'est dans cette petite maison que j'ai connu Georgette à mon arrivée en 1975. Elle s'occupait de sa maison - un peu, de son jardin - beaucoup, puis regardait passer les voitures, les gens... et le corbillard qu'elle accompagnait d'un éloge funèbre à sa façon : *Pôv'gars il est parti. Ben c'est comme ça ! Que voulez-vous, IL n'a point cor voulu de mouè en levant un doigt vers le ciel.* Elle est devenue fataliste, Georgette. Des deuils, elle en a vécus ! Les hommes surtout : ses deux maris, son fils et son gendre morts à la cinquantaine, deux petits-fils. Des pertes d'êtres chers qui la touchaient bien sûr ; mais elle avait appris à surmonter tout cela depuis longtemps. Il fallait continuer à vivre, n'est ce pas ? D'avancer en attendant son tour... J'ai toujours eu l'impression que Georgette était LA doyenne de Chemiré ; un privilège qu'elle revendiquait : La mère Landais est ben pus jeune que mouè affirmait-elle avec force (moins d'un trimestre !). Elle aimait jouer aux cartes (et gagner !), lire le journal et elle continuait de manier les 4 aiguilles nécessaires à la confection des chaussettes. Elle avait au moins quatre-

vingt-dix ans quand elle a commencé à recevoir la visite du médecin, prendre des médicaments, faire une prise de sang. Mais cela nécessitait de la surveillance de la part de sa fille parce que les médicaments avaient tendance à tomber sous la table ! Et point de lunettes, ça sert à ren ! Son médecin lui a affirmé qu'elle vivrait jusqu'à 101 ans. Ironie du sort, l'année où on fêtait le centenaire de Georgette, ce médecin, le docteur Teyrouz de Saint-Denis d'Orques décédait brutalement à l'âge de cinquante ans...Georgette n'a pas voulu le faire mentir, elle est morte l'année suivante, chez sa fille Madeleine. Elle s'est éteinte pendant la nuit de Noël. Elle avait 101 ans et demi.

M. L.-G. Avec l'aide d'Yvonne Bellanger (née Havard) Chemiré-en-Charnie et Nicole Cotineau, sa petite-fille Brûlon



11 grossesses et 12 enfants en quinze ans... et la ferme à faire tourner



Victorine Lenoble est née le 13 novembre 1906 à Epineu-le-Chevreuil. Elle a 20 ans quand elle épouse Henri Lecornué, de quatre ans son aîné, le 26 novembre 1926. Le couple s'installe d'abord dans une petite ferme dans le bourg d'Amné-en-Champagne. Ils remplacent les parents Lecornué aux Bruères en 1932. Henri, Madeleine, les jumelles : Lucienne et Suzanne, Fernand, Louise, Denise, Simone, Paulette, Roger, Bernard et Alexandre.

Victorine vit 11 grossesses et donne la vie à 12 enfants en quinze ans... Une lourde tâche partagée par les aînés qui prennent très vite l'habitude de s'occuper des plus petits. Une voisine, Alphonsine Drault aide pour la lessive. Le lavoir est situé au bout du chemin de la Cormerie, plus d'un kilomètre aller-retour : une corvée ! Et pourtant, on ne change pas de tenue vestimentaire tous les jours mais on échange la blouse d'école contre le tablier de travail...Si Madeleine, qui nous reçoit, a reçu la médaille de la famille pour ses 6 enfants, elle ne se souvient pas si sa maman l'a reçue... Et puis, il y a la ferme à faire « tourner » : les bêtes : vaches, chevaux, cochons, la volaille..., les cultures : blé, orge, avoine, mais aussi choux et betteraves...Les produits sont vendus aux foires ou sur le marché de Loué où Victorine et son mari se rendent en carriole. Et puis, un vent de modernité souffle...

Victorine obtient son permis de conduire et le couple circule en Juva. Leur fils Roger les remplace aux Bruères dans les années soixante-dix et ils viennent s'installer dans le bourg de Chemiré où ils (re)deviennent voisins d'Alphonsine Drault et son mari ! Victorine devient veuve en 1980. La vie continue... Une superbe R5 jaune remplace la Juva. Victorine emmène les voisines au marché de Loué le mardi matin. En 1989, des chutes à répétition l'obligent à quitter sa maison et à s'installer au n° 8 du foyer-logement de la résidence Saint-Marc à Brûlon. Elle occupe ses journées en lisant le journal, elle tricote, fait du canevas ou de la couture pour les enfants. Elle joue aux cartes...L'une de ses partenaires aujourd'hui âgée de 104 ans, est désormais voisine de sa fille Madeleine qui réside au n° 10. En 1999, sa santé ne lui permet plus de rester dans cette relative indépendance et elle s'installe dans la maison de retraite. Elle y meurt en 2006, parfaitement lucide mais usée ; quelques semaines avant son centième anniversaire.



Victorine Lenoble, témoignage de sa fille Madeleine Langlais, Saint-Denis-D'Orques/Brûlon (72), recueilli par M. L.-G.

Alphonsine, un rôle bien déterminé

Quand la municipalité de Chemiré a décidé de fêter sa première centenaire en 1993, Alphonsine a dit à sa fille : Moi aussi je veux faire comme la mère Havard. Je veux faire une centenaire ! Un défi à relever, un pari sur l'avenir... Alphonsine Tellier est née le 5 mai 1909 à Neuville-en-Charnie, la première fille après un premier garçon. Malheureusement, sa maman meurt en couches en donnant naissance à son quatrième enfant ; Alphonsine n'a que 2 ans. Quelques années après, son père se remarie et la fratrie s'agrandit... Peu ou pas d'école pour la fillette. Son statut de fille lui donne un rôle bien déterminé : aider sa belle-mère aux tâches ménagères et s'occuper des « petits », une enfance de travail. L'affection, elle la trouve chez sa grand-mère à Parennes. A 16 ans, Alphonsine part travailler dans les

fermes, à Rouez, à Tennie...

Sa force physique est égale à sa force de caractère, travailler dans les champs avec les « gars » ne l'effraie pas, c'est même ce qu'elle préfère. Fourche en main, elle se sent leur égale... En 1930, elle épouse Alfred Drault, un voisin. Quelques temps après, une petite fille naît. Le 1^{er} mai 1930, le couple s'installe gardien d'herbage à la Priauté, le long d'un chemin mitoyen entre Chemiré et Joué-en-Charnie. Eux, sont habitants de Joué. Alphonsine a 34 ans quand Colette voit le jour. En 1943, Alphonsine n'a pas rêvé d'avoir un bébé quand les conditions de vie sont déjà si difficiles ! Cependant, Colette se souvient de ces trajets entre le puits et la maison, sa mère tenant sa petite main d'un côté et le seau dans l'autre main, par tous les temps. Après la guerre,



En haut de G. à D. : 1 Augustine Bellayer, 2 Marie Fournier (Mme Blanche),
3 ?, 4 Fernande Ausselin-Fourmond.
En bas de G. à D. : Simone Marteau sœur de Félix, 2 ?,
3 Jeanne Cartier fille de l'épicière, 4 ?



La réquisition des chevaux accentue
la difficulté du travail de la terre.

Appel aux femmes de France. Document de l'expo 1914-1918
Les poilus légéréens à Saint-Léger-en-Charnie

Qui n'a lu ce petit poème sur le don du sourire avec cette strophe "il ne dure qu'un instant mais son souvenir est parfois immortel".

Alors c'est toujours un peu triste de ne pas retrouver les noms des personnes sur une photo, photo d'école, de mariage, de communion, de classe, d'équipe de foot, etc. N'attendons pas que ces sourires offerts deviennent anonymes.

LE DON DU SOURIRE

Il ne coûte rien
et produit beaucoup.

Il enrichit celui qui le reçoit
sans appauvrir celui
qui le donne.

Il ne dure qu'un instant,
mais son souvenir
est parfois immortel.



Alphonsine Drault et ses chats, moment
de tendresse dans une vie bien rude

Parité, parité, vous avez dit parité...



Scène de cuisine sous le regard de Thérèse Foulon.
Fête communale de Jorce-Viviers-en-Charnie en 2003

leur propriétaire loue quelques terres au couple qui devient « fermier » et un autre leur loue quelques prairies près du bourg de Chemiré. En 1960, le couple s'installe aux Bruères sur la commune d'Epineu-le-Chevreuil... de l'autre côté de la route de Loué et des Bruères de Chemiré ! Malgré les bizarreries des limites géographiques, la famille Drault s'est toujours sentie chemiréenne. D'ailleurs, les fillettes fréquentent l'école de Chemiré. En 1964, ils s'installent dans le bourg de Chemiré, gardant juste quelques vaches qui, telles des Petits Poucets, traversent le bourg en semant



Alphonsine (Jellier) et son mari Alfred en pleine traite

des traces de leur passage : des bouses qui déplaisent fortement à quelques riverains... Quelques volailles, un cochon... voilà qui assure la subsistance d'un couple habitué à vivre modestement. Quand leur maison est mise en vente

en 1973, c'est Colette et son mari Georges qui l'achètent, se réservant juste un petit espace « maison de campagne ». La santé de monsieur Drault n'est pas florissante ; ils réduisent peu à peu toute activité agricole. Leur plaisir dans le bourg ? Voir passer les enfants en rang par deux se dirigeant vers la cantine accompagnés du maître ou de la maîtresse qui les saluaient d'un *Bonjour* unanime... Alphonsine et son mari auraient pu fêter leurs noces d'or (50 ans de mariage) mais Alfred meurt en 1979. Colette et Georges sont là pour aider Alphonsine : un bon gendre, ce Georges ! Quant à Colette : pas question pour elle de se reposer dans une chaise longue... déjà qu'elle a la belle vie !!! C'est sûr qu'Alphonsine n'a pas eu une vie de rêve : a-t-elle eu seulement l'opportunité de rêver sa vie alors qu'elle s'est étourdie dans le travail ? En 1991, on découvre un cancer de l'estomac chez Alphonsine. Elle se fait opérer après le mariage de son petit-fils : Je peux bien mourir, j'ai marié mon petit-gars. Colette lui signale qu'elle a aussi une petite-fille à marier. Toujours cette préférence pour les « gars » ? ! Mais voilà : *Elle était comme ça, maman. Mais c'était ma mère et je l'aimais. Elle me manque* dit Colette. Alphonsine vainc son cancer... En fait, une seule chose l'ennuie vraiment : c'est la paperasse. Elle demande au facteur : *Tiens, ouvre-moi donc ça, j'ai point mes lunettes... j'ai les mains sales...* ; à l'instituteur/ secrétaire de mairie : *Y m'achalant avec leurs papiers, remplissez donc ça, vous ! ou Faites-moi donc la lettre, vous écrivez mieux que moi* puis elle signe Drault, d'une écriture large et appliquée quoiqu'un peu hésitante. Sa santé commence à faiblir et elle s'installe à la maison de retraite de Saint-Denis-d'Orques le 28 janvier 2008. Elle y fête ses 100 ans, puis 101, 102, 103... Elle s'éteint le 17 janvier 2013... quelques mois avant son 104^{ème} anniversaire. Pari tenu, pari gagné !

Colette Drault et son mari, Georges, Chemiré-en-Charnie (72) témoignage recueilli par M. L.-G.

L'ENGAGEMENT AUPRÈS DES AUTRES

**Quand les femmes s'engagent dans la vie paroissienne, communale, associative...
La place des femmes dans un village de 220 âmes...Chemiré et ses « femmes responsables »**

Club des Anciens

Le 29 janvier 1972, à la demande de la MSA, Odette Plu (45 ans) organise la première galette pour les retraités adhérents MSA. Elle part « de rien » mais elle a des idées ! Elle avance l'argent de la galette et organise une tombola pour rembourser les frais engagés. Le premier lot : un cyclamen est gagné par Auguste Renard, l'ancien cantonnier. Bûches et galettes vont ainsi se succéder jusqu'en 1978 où le club des Aînés Ruraux voit le jour sous forme d'association loi 1901 et commence à recevoir une subvention communale. Lucien Vaugon devient le premier président, Odette Plu est trésorière. Un poste qu'elle conserve quand Marie-Olive Plumas prend la présidence en 1983 jusqu'en 1993. De 1994 à 2006, Odette Plu est présidente, Georges Guittet et Rolland Briffault se succèdent comme trésoriers. De 58 adhérents en 1994 à 62 en 97-98 et en 2004, il reste 50 adhérents en 2006. Les activités sont nombreuses : jeux de cartes ou de société le 2^{ème} et 4^{ème} mardi du mois, travaux manuels le lundi (les Cousettes), la journée de la forme qui réunit trois communes sur un site : découverte pédestre de la commune d'accueil ou jeux de cartes et collation, participation aux activités cantonales (assemblée générale, voyages...) et cerise sur le gâteau : un voyage organisé par le club communal à Saint-Fraimbault (village fleuri de l'Orne, 1995), Doué-la-Fontaine (1998), Saumur (le cadre Noir, en

2000). Une bibliothèque fonctionne pendant quelques temps... et en 2005, des cours d'anglais sont dispensés aux volontaires suite à l'arrivée dans la commune et dans l'association de deux couples d'Anglais. L'un d'entre eux : Fred Wynd devient même membre du bureau. Rolland Briffault est président de 2007 à 2013 remplacé par Elisabeth Morice et Sylvie Vanherpe depuis le 1^{er} février 2016. On peut parler d'alternance !

Le comité des Fêtes

Dès sa création en 1957, le comité des fêtes compte un élément féminin parmi ses 14 membres : mademoiselle Paulette Pageot, par ailleurs directrice d'école et secrétaire de mairie. Elle en est la secrétaire jusqu'en 1973. Il faut attendre 1984 pour qu'une autre femme apparaisse dans le bureau : Martine Letourneur, vice-présidente. Elle devient présidente le 20 novembre 1990. Un poste qu'elle occupe pendant 20 ans ! Un calendrier chargé qui va évoluer au fil du temps : le concours de 17 étant peu à peu remplacé par le concours de belote, la fête de juillet qui connaît diverses formules avant de disparaître, l'assemblée de septembre qui renaît de ses cendres et devient un week-end « loto-cochon grillé », la fête des Dizaines qui va durer une quinzaine d'années, Noël et le spectacle fait par les enfants, des voyages... Depuis, les hommes ont repris les rênes : Pascal Moreau 2011-2014, puis André Fournier.

La mairie

Précédemment évoquée, Paulette Pageot est la première secrétaire de mairie, fonction qu'elle exerce dès 1939 lorsque le directeur d'école est appelé sous les drapeaux. Elle est remplacée en 1973 par le nouveau directeur d'école, Claude Massat. Anne-Bénédicte Hérisson prend la succession en 1996.



Les adhérents renouvellent leur confiance à Odette Plu, la première présidente et fondatrice du club des retraités MSA, entourée de J. à D. par Georges Guittet, Michel Coutelle, maire et Léandre Poirier, président cantonal



Martine Letourneur, la seule Chemiréenne récipiendaire de la médaille d'honneur régionale, départementale et communale entourée de ses parents Odette et Georges

Le conseil municipal

1983 : Sans faire acte de candidature, **Marie-Thérèse Delhommais**, veuve, mère de trois garçons et cantinière, est élue conseillère municipale.
1989 : Deux femmes candidates viennent compléter l'équipe municipale d'où s'est retirée M-Th Delhommais : **Martine Letourneur** et **Odette Plu** sont élues au deuxième tour.
1995 : **Liliane Plumas** vient rejoindre les deux précédentes conseillères sur la liste proposée par le maire.
2001 : **Elisabeth Sabras** remplace Liliane Plumas. Odette Plu et Martine Letourneur sont toujours dans l'équipe municipale.
2008 : **Catherine Beautemps-Joly**, Elisabeth Sabras et Martine Letourneur (**deuxième adjoint**).
2014 : **Anne Molard**, **Solenne Loyer** et Catherine Beautemps-Joly.
Avec trois mandats et 19 ans de présence au conseil municipal, Odette Plu frôle la médaille communale, départementale, régionale... que reçoit Martine Letourneur en janvier 2009, épinglée par Stéphane Le Foll, alors simple député européen.

Martine Letourneur-Guittet, avec la collaboration d'Odette Plu, Chemiré-en-Charnie (72)

Thérèse, une femme seule qui ne voulait pas l'être et qui ne vivait que pour les autres...

Qui ne connaît pas Thérèse ?

Elle nous manque ! Dans quelle conversation la concernant n'a-t-on pas entendu cette petite phrase. Elle nous manque.....oui elle manque à sa famille, à ses amis mais aussi à toutes les personnes à qui elle a apporté son aide à Torcé-Viviers-en-Charnie. Thérèse Foulon est née le 12 novembre 1925 à Torcé-Viviers. Elle a fréquenté l'école Sainte-Marie de Viviers pour toute sa scolarité primaire ; elle commence une formation musicale avec Sœur Jeanne, apprend le solfège et l'harmonium ; elle n'est pas très motivée mais continue malgré tout encouragée par son père. Puis elle passera plusieurs années chez ses parents avant de travailler comme aide-soignante à l'hôpital d'Ernée. Elle était très impliquée dans la vie sociale de Torcé-Viviers,



Thérèse, elle animait toutes les fêtes communales, ici sur le thème de Victor Hugo en 2002

à la paroisse, auprès des familles, à la chorale, au Comité des fêtes et plus tard au Conseil Municipal. Mais c'est sa joie de vivre et sa gentillesse que je retiens. Elle était l'animatrice enjouée de tous les repas du Club des Aînés, faisant chanter les uns, les autres. Elle était également la première à rendre service à son entourage, proposant de conduire les enfants au catéchisme, récupérant des vêtements pour les familles dans le besoin ou pour l'Association des Paralysés de France et tant d'autres gestes dirigés vers les autres. J'ai eu la chance de partager de nombreux moments avec elle au conseil municipal où nous avons fait un mandat ensemble, mais aussi dans les associations. Dans les années 80 nous avons

joué une pièce de théâtre ensemble ; elle tenait le rôle d'une femme du monde et moi d'une jeune religieuse au prise avec des truands réfugiés dans un couvent. En plus des moments savoureux passés à répéter, il y avait les après-répétitions ou toute la troupe se retrouvait à la maison pour manger un morceau et là encore Thérèse animait la soirée avec sa bonne humeur, toujours prête à pousser la chansonnette ! Devenues amies nous avons fait ensemble un voyage inoubliable au Maroc et partagé de nombreuses soirées ainsi que les jours de Noël où elle se retrouvait seule et qu'elle venait passer la journée avec nous. Elle s'est éteinte le 24 novembre 2007 épuisée par la maladie. Pour lui rendre hommage je tenais à partager ces lignes avec des personnes qui l'ont connue et appréciée. Pour Denise Monnier, *Thérèse était toujours prête à rendre service, toujours disponible ; elle s'est beaucoup occupée de sa maman. Dans nos réunions nous avons toujours un petit mot pour elle, elle manque beaucoup.* Christian Mauboussin ajoute : *Elle a été ma secrétaire au Comité des Fêtes pendant plusieurs années avant d'en prendre elle-même la présidence. Je me suis toujours bien entendu avec elle ; toujours disponible et très vivante, c'était une très bonne animatrice.* En tant que desservant, le père Raymond Juliot indique quant à lui que la paroisse a vu disparaître une fidèle collaboratrice, discrète et efficace au sein de l'équipe pastorale. Elle ne refusait jamais de rendre service, sans se préoccuper des efforts ou du temps que cela allait lui demander, son dévouement était sans limite. Soucieuse des plus humbles elle nous laisse le témoignage d'une charité fraternelle, attentive et délicate. De son côté, Colette Attrait interroge : *Qui ne connaît pas Thérèse ? C'était un personnage sur la commune. Elle animait toutes les fêtes ; elle était très gaie et surtout très généreuse, donnant beaucoup de son temps. Pour arrêter là ces témoignages, mais point pour les taire, Michèle Jourdain ajoute : J'ai connu Thérèse à l'hôpital d'Ernée, nous étions veilleuses de nuit, chacune à notre étage, mais il nous arrivait souvent de partager des tâches. Elle était venue me voir lorsqu'après un accident je me suis retrouvée dans la salle de soins où elle avait l'habitude d'aider infirmières et médecins quand survenaient une urgence. Thérèse était très dynamique, n'aimant pas être seule elle s'impliquait dans de nombreuses activités et rendait de nombreux services.*

Josiane Réauté, Torcé-Viviers-en-Charnie (53)

Et après...

Comme pour chaque numéro, arrivé à ce point de la lecture le dossier la Charnie au féminin est tout juste ouvert et même pour celui-ci, à peine entrouvert.

En effet, tout comme pour le choix du thème du prochain PBI, le changement de date de parution nous a un peu perturbés dans notre collecte de souvenirs et de témoignages. Nous n'avons donc pu recueillir et retranscrire qu'une partie des témoignages évoqués et nous n'avons pas pu contacter toutes celles et ceux à qui nous avons pensé !

En 1983, à Chammes, village devenu commune déléguée de Sainte-Suzanne-et-Chammes, une deuxième femme a été élue maire, côté Charnie sarthoise, la parité a progressé dans les conseils municipaux. Qui était Joanna Brooking, une des rares femmes à avoir donné son nom à une rue d'un des villages de la Charnie ? Pourquoi encore aujourd'hui des regards ou des propos moqueurs au sujet des agricultrices néo-rurales un siècle après l'Appel aux femmes de France à maintenir l'activité des campagnes ? Et au risque de me faire critiquer par les féministes (elles en ont heureusement le droit), comment ne pas évoquer l'époque où, en Charnie comme ailleurs, on élisait la reine des sports ou miss Saint-Jean-sur-Erve.

Et les équipes de footballeuses, les troupes de majorettes, les médaillées du comice, celles qui, souvent secrétaires

voir secrétaires-adjointes font en fait vivre nombre d'associations : sportives, culturelles, éducatives, de solidarité, etc.

Voilà, si je puis dire, pour le côté lumière de la vie des femmes, mais pour certaines, la vie est fille de l'ombre, ainsi celles qui unissent le Yin au Yin et pour qui la Charnie est le lieu où aimer autrement, ou celles qui stationnent leur fourgonnette blanche sur les aires de repos le long de l'ex-N.

Elles aussi ont des choses à dire sur ce qui les a amenées ici en Charnie. Celles pour qui le départ d'un conjoint aimé à voilé le soleil, celles qui aiment l'invisible et qui discrètes, presque effacées consacrent leur vie aux services des autres. Vous voyez bien que les articles de ce dossier, comme pour tous les précédents, ne sont qu'un début. Aidez-nous à le continuer !

F. B.



Petites gens, grandes figures

« Un p'tit gars de la Charnie » est parti



Il s'appelait Noël. Avec son sens de l'humour, il vous aurait dit et prouvé que Noël n'est pas toujours synonyme de cadeau !

A sa naissance, les fées de la Charnie qui se sont penchées sur son berceau

lui ont laissé un cadeau empoisonné : l'hémophilie. Mais cela n'empêchait pas le jeune garçon de sillonner la forêt assis dans la Jeep de son père, garde-forestier, ni de mener la vie insouciant d'un enfant. Une insouciance brisée par le décès tragique de ce père tant admiré ; il avait 8 ans ! Certains auraient dérivé vers la tristesse traînant un sentiment d'injustice et un statut de victime. Lui, il en a fait une force ! Il avait le « boyau de la rigolade » ancré en lui, quelques valeurs sûres : le travail ; parce que c'était un bosseur, Noël, sous ses airs de pitre, le sens de la famille qu'il a si bien développé avec sa femme, Josy et ses filles, Lauren et Yvane et le sens du partage qu'il a sublimé avec la création de l'association « Digne d'un don ».

Du courage aussi quand le sort s'est acharné sur sa santé : dysfonctionnement rénal en pleine jeunesse, séances de dialyse jusqu'à la première greffe de rein (1986)... puis une

deuxième greffe (1998). Mais ça, il n'en parlait pas ; jamais nous ne l'avons entendu se plaindre. C'était son problème et il ne partageait pas ses problèmes... il essayait plutôt de nous faire oublier les nôtres.

Pas facile de travailler en restauration dans ces conditions. Qu'à cela ne tienne, il fait de belles et bonnes rencontres. Sa voix et son rire si communicatif commencent à percer sur les ondes des radios locales, au stade de Laval, dans les festivités qu'il anime avec brio, mêlant les présentations très professionnelles aux jeux de mots et autres blagues dont il régale l'assistance. Il a l'oeil sur tout ce qui prête à rire et l'oreille pour enregistrer ces petites phrases touchantes ou un peu ridicules, prononcées autour de lui...

Largelement inspiré par sa jeunesse en Charnie et ses copains de Torcé-Viviers, il devient Jacky Kitch... et pour paraphraser Johnny Hallyday : « On a tous en nous un peu de Jacky Kitch ».

Son nom de famille : Meslier. Ne cherchez pas dans le dictionnaire ; mais les anciens de la Charnie vous parleront de cet arbre dont le fruit est délicieux quand il est très (trop) mûr. Ailleurs, on l'appelle nêflier. Pas mal, un nom d'arbre pour Noël !

Noël, nous les enfants de la Charnie, sommes fiers d'avoir fait un petit bout de chemin avec toi. Ta présence nous manquera mais ton bon esprit restera dans nos mémoires, avec les éclats de ton rire et tes petites phrases « On n'avait pas d'argent, mais on avait l'amour de nos parents ! ».

En fait, tu étais un « grand gars de la Charnie » !



Suite de dossier : Les grandes étapes de la vie n°8 décembre 2007

Comme nous l'avons indiqué plus haut, plusieurs articles de cette rubrique sont en phase avec la commémoration de la Grande Guerre, mais il y a aussi des anecdotes plus souriantes et, en prime, le menu des 18 dossiers à venir ! Bonne lecture.

Guerre 1914-1918 : il nous reste les photos, les lettres, les notes

Nous honorons avec respect, recueillement, solennité sobre, « nos morts » de la guerre 1914-1918 et ceux d'autres conflits, devant les Monuments aux Morts portant le drapeau national. Ainsi continuent-ils à vivre dans nos mémoires et nos cœurs.

Cependant nous ne pouvons imaginer les conditions dans lesquelles ces soldats ont vécu, ce qu'ils ont ressenti. Il nous reste les lettres, les photos, les notes prises par certains, conservées par les familles ; nous savons aussi l'existence de la censure sur le courrier et la presse, la désinformation dans celle-ci.

Des ouvrages nous aident à mieux comprendre : tels les quatre tomes de « Les enfants de la Patrie » de l'historien Pierre Miquel, 2002, ayant utilisé les archives de 14-18 ouvertes en 1978.

Début août 1914, les appelés pensent, comme les dirigeants, que la guerre serait courte, quelques mois. Les mois passent...1914 se termine, 1915 aussi. Les maires ont la douloureuse mission d'annoncer les morts aux familles. Sur le front on lutte en première ligne pour reprendre un village ravagé situé à 500 m, atteindre un bois à 200 m ou moins. Des poilus tombent, morts ou blessés, mais il faut poursuivre. Maurice Genevoix est sans doute le meilleur témoin de la guerre de 14-18, il était à Normale sup. quand il a dû partir, il ne l'a pas finie, blessé sévèrement ; ses témoignages sont écrits très près des événements : c'est ce qu'il a vu et vécu. *Les Croix de bois* est un roman, écrit très vite après la guerre d'après ce qu'il a vécu aussi.

Dorgelès a fait un autre livre « *Je t'écris de la tranchée* » plus personnel et moins diffusé : il écrit à sa belle !

Dès 1916 un certain découragement gagne les soldats. Quelques-uns commencent à écrire « les choses vues,

vécues ». Pour les uns leurs notes se nomment *l'Echo des Marmites*, d'autres choisissent de les appeler *Le Canard*. Ces hommes savent exprimer le point de vue de la plupart des poilus : *Depuis deux ans que nous essayons nous en sommes toujours au même point. Et tant des nôtres sont morts ! Comment ne pas comprendre que cette guerre n'a pas d'issue ? Lisez les journaux parisiens de l'année précédente ; ils promettaient la victoire. Cette année plus rien ! On n'ose même plus promettre* (« Le serment de Verdun », tome 3, p.375).

L'un d'eux d'origine paysanne, par son sang-froid, ses missions à risques réussies, son esprit patriotique demeuré intact est devenu lieutenant. Il se sent plein de tendresse pour ces rédacteurs improvisés : *Il faudra bien un jour les lire à l'arrière, tranquillement, sur le banc des études, quand on voudra connaître dans cent ans les vraies pensées des poilus dans les tranchées* (tome 3 p. 377).

Voilà 100 ans ont passé et nous cherchons vraiment à connaître la vérité, sans oublier tous ces combattants et leurs souffrances. N'oublions pas non plus les disparus, combattants non retrouvés, que les familles espéraient prisonniers, ne pouvant donner de nouvelles. Ainsi Jean-Baptiste Blazy dont la dernière carte postale date du 27 décembre 1916. Sa famille fut officiellement prévenue de sa disparition en 1921... Quelles souffrances pour ses parents sa femme et son fils !

Marguerite Montaroux-Marteau
Blandouet (53)/Le Mesnil-le-Roi (78)

Livres à lire :

Les Croix de bois, Roland Dorgelès, 1919

Ceux de 14, Maurice Genevoix, nouvelle édition non expurgée

La mort de près, Maurice Genevoix, essai, 1972

Le feu, Henri Barbusse, 1916

Le grand troupeau, Jean Giono, 1931

J'étais médecin dans les tranchées, Louis Maufrais, 2008

Transcription écrite par sa petite fille des enregistrements de Louis Maufrais

Carnets de guerre, Louis Barthas tonnelier, 1978

Les enfants de la Patrie, de l'historien Pierre Miquel, 2002

La grande guerre, Olivier Guilleux 2003

Trois frères dans la Grande Guerre, Annie Collognat-Barès, 2014

Ed. Hachette Jeunesse, Col. Témoignages

Lettres réunies avec commentaires par l'arrière-petite-fille de Jean-Baptiste Blazy.

Du côté germanique, on note :

A l'Ouest rien de nouveau, Erich Maria Remarque, 1929

Orages d'acier, Ernst Junger, 1919.



À NOUS LE SOUVENIR

Jean Déré, musicien talentueux et artisan suzannais de la mémoire musicale de l'après-guerre

Après le portrait de Maurice Maréchal, violoncelliste au front lors de la Grande Guerre (Voir PBI n° 23, p. 23-25) voici, toujours sous la plume de Christiane Détéz-Lagny, celui de Jean Déré, ami du musicien, qu'elle a présenté le 17 mai dernier à Sainte-Suzanne dans le cadre des manifestations du centenaire de la guerre de 1914-1918.

Le 7 novembre 1918 à 21h, le caporal-clairon Pierre Sellier du 171^{ème} régiment d'infanterie sonne le clairon qui marque le premier cessez-le-feu. Le Musée de l'Armée de Paris conserve cet instrument emblématique qui sonna aussi à La Capelle, dans l'Aisne, l'armistice du 11 novembre 1918. Le fracas des armes se tait peu à peu, laissant place aux sonneries aux morts et aux oraisons funèbres. Parmi les œuvres composées dans les années qui suivent la fin des hostilités, certaines expriment la joie de la victoire. Mais plutôt que les accents de triomphe, ce sont la douleur et le recueillement qui dominent le paysage musical français. C'est par l'évocation d'une œuvre écrite en hommage à l'héroïsme des soldats que je voudrais m'associer



Jean Déré avec le directeur de l'Opéra de Paris dans le jardin de sa maison Les Granges à Sainte-Suzanne

à l'hommage rendu ce soir par le Trio Thalberg à Monsieur Jean Déré. Publié en 1922, le Chant héroïque pour violoncelle et piano s'apparente à une élégie par son lyrisme douloureux et poignant, et l'on songe en l'écoutant au très beau poème de Victor Hugo Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie (1835), ou encore à ces vers de Charles Péguy : Heureux sont ceux qui sont morts pour la terre charnelle / Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre. On peut lire sur la couverture de la partition du Chant héroïque cette dédicace manuscrite : A M. Maurice Maréchal, hommage amical, Jean Déré. Qu'il me soit permis d'évoquer plus longuement le musicien talentueux et l'homme altruiste que fût Monsieur Déré. Jean Déré est né le 23 juillet 1886 à Niort, où son père était organiste et chef de chœur. Il n'a que 6 ans et demi lorsqu'il joue pour la première fois à une grand-messe à l'orgue de Notre-Dame de Niort. Grâce à une bourse accordée par sa ville natale, il entre à 11 ans au Conservatoire national de Paris où il obtient les plus

hautes récompenses. La déclaration de la guerre l'empêche de concourir pour le Prix de Rome. A l'issue du conflit, dont il revient avec citation pour fait d'armes, il obtient l'autorisation de se présenter à ce prestigieux concours, bien qu'ayant dépassé la limite d'âge, et obtient en 1919 un Second Grand Prix en composition. Il honore dans la période de l'après-guerre diverses commandes d'œuvres commémoratives. Ainsi, en 1924, il écrit une cantate pour l'inauguration d'un monument aux morts à la demande du Maire de Boulogne-sur-Mer. Cette œuvre, dont il assure lui-même la direction, impressionne profondément l'assistance. Le 7^{ème} art alors en plein essor fait également appel à son talent et, à une époque où le fait d'adjoindre aux images une musique originale est encore rare, le réalisateur Léonce Pérrret confie à Jean Déré la composition d'une partition pour orchestre pour son film muet Koenigsmark de 1923. Lors de la première du film à Niort en 1924, c'est le compositeur lui-même qui dirige l'orchestre. La musique ajoute tant à la beauté du drame que le cinéaste Léon Poirier le sollicite l'année suivante pour écrire la partition du documentaire muet La Croisière noire qui retrace l'expédition automobile organisée par André Citroën à travers l'Afrique. On doit à Jean Déré un nombre considérable d'œuvres : des pièces symphoniques, un opéra, des mélodies, de nombreuses pages de musique de chambre. Les archives attestent la composition d'un trio avec piano, dont Frédéric Borsarello s'est évertué, en vain, à chercher les traces dans de nombreuses bibliothèques françaises et étrangères. Il est fort probable que cette œuvre ait fait partie des nombreuses pages de jeunesse que le compositeur, d'une exigence sans appel, a brûlées dans les jours qui ont précédé son départ en maison de retraite. Homme d'une grande piété, Jean Déré met son talent au service de la liturgie catholique. En mars 1914, il apporte sa généreuse collaboration à la cérémonie de bénédiction de l'orgue de l'église Saint-Hilaire de Niort, dont il met en valeur « toute la puissance et toute la délicatesse ». Le curé de la paroisse loue le musicien éminent qui, à un âge où on peut se promettre un long avenir, a déjà derrière lui un passé de gloire. Par la suite, Jean Déré fait partie de la Commission diocésaine de musique sacrée. La musique religieuse tient une place importante dans son œuvre et il compose notamment des psaumes et cantiques pour la liturgie nouvelle d'après Vatican II. C'est à Ste-Suzanne que ce musicien complet et cet homme désintéressé a choisi de venir s'installer. Je voudrais exprimer toute ma gratitude à Mme Jeanne Carconne, ainsi qu'à Mr Guy Métivier, qui ont généreusement mis à ma disposition tous les documents relatifs à la vie de leur oncle à Ste-Suzanne. C'est dans des circonstances peu communes que Jean Déré et son épouse font l'acquisition d'une petite propriété à Ste-Suzanne : invités par des amis de la région, ils assistent à une mise aux enchères. Jean Déré s'amuse à enchérir... et c'est ainsi qu'il devient l'heureux propriétaire de la maison des Granges. Jean Déré et son épouse viennent s'y reposer chaque été. Ils accueillent avec générosité leurs neveux et nièces, participent à la vie locale. Jean Déré tient volontiers l'orgue de l'église et il compose une Messe brève pour la paroisse de Sainte-Suzanne. Jean Déré et son épouse portent un tel attachement à Ste-Suzanne qu'ils choisissent de s'y installer pour leur retraite. A la fin de sa vie, Jean Déré vend la maison des Granges pour résider à la maison de retraite Notre-Dame de Saint-Jean, à laquelle il fait don de sa bibliothèque. Il y décède le 6 décembre 1970. Il repose dans le cimetière de Ste-Suzanne. En cette année de commémoration, il était important de faire revivre la vie de ces musiciens qui ont été les acteurs directs ou les premiers témoins de la Première Guerre mondiale et qui, par leurs œuvres, ont contribué à en

construire la mémoire collective. La guerre aura une résonance profonde sur la musique de la première moitié du XX^{ème} siècle. L'excentricité qui emporte entre la fin de la guerre et le krach boursier de 1929 la musique des Années folles, celle de Poulenc ou de Satie par exemple, est aussi la conséquence directe de l'immense désir de libération né d'un conflit où chacun a appris à mieux goûter la joie d'être vivant*. Et même s'il peut sembler abusif de projeter sur des œuvres des significations extra-musicales que n'ont pas explicitées leurs auteurs, on ne peut s'empêcher de voir dans le « tournoiement fantastique et fatal » ainsi que dans l'écroulement des dernières mesures de La Valse ou du Boléro de Ravel le souvenir obsédant de ce que fut la première guerre industrialisée de notre histoire.

*Alain

Christiane Détéz-Lagny

et sa dernière demeure dans le cimetière de Sainte-Suzanne



Suite de dossier : Les arts et la culture en Charnie n°17 juin 2012

Quoi de plus vivant que le théâtre, surtout pour plonger dans le passé. En Mayenne, terre d'acteurs amateurs s'il en est, la Charnie n'est pas en reste. En matière de chorale non plus. Et quand les deux disciplines artistiques se rencontrent c'est tout juste formidable pour reprendre une formulation à la mode.

C'est ce qui s'est produit début 2015 à Sainte-Suzanne et Torcé-Viviers-en-Charnie avec la Chorale de la cité, dirigée par Florence Rochard, de Thorigné-en-Charnie et la troupe des Chenapans, par Christian Sauvage, de Chammes. Le café-concert *Les airs révolutionnaires* présenté par la 50^{ème} de choristes et les 6 acteurs, tous du cru, restera dans les annales de la vie artistique et culturelle charnéenne. En ces années de commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale*, les deux extraits suivants du livret du spectacle, créé par le Thorignéen Hervé Rochard, s'inscrivent tout naturellement à la suite de vos témoignages et réflexions.

Les airs révolutionnaires

Imaginez, la salle plonge dans le noir, le silence s'installe, un projecteur s'allume, une longue silhouette s'avance sur la scène... c'est comme si vous y étiez !

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, bonsoir, et merci d'être parmi nous...

Tout d'abord, merci à ceux qui ont organisé cette soirée, et merci également d'éteindre vos portables.

Ce soir, vous allez écouter une pièce de théâtre parsemée de chants partisans et/ou révolutionnaires. C'est une histoire de l'Histoire, avec un grand H. Une histoire, car il y a plusieurs façons de la raconter. Disons que c'est une version, vue par le petit bout d'une lorgnette ! Cette version, cette façon de regarder l'histoire est vue par un français. Car les révolutions ne seront jamais perçues avec la même intensité ni la même émotion, selon la culture et l'éducation que l'on possède, ici ou là sur notre globe terrestre. Donc, ce spectacle sera coloré en bleu, en blanc, en rouge. Chers spectateurs, vous trouverez peut-être qu'il y a beaucoup de bleu, trop de rouge, ou bien pas assez de blanc ! Qu'importe. Pas besoin de se mettre au garde à vous à telle chanson ou de serrer les dents à telle autre. Considérez les chants que vous entendrez ce soir, pour ce pourquoi ils ont été créés, et remettez-les dans le contexte dans lequel ils ont été utilisés. Faites fi de ce qu'ils sont devenus aujourd'hui, et peut-être même de ce que sont devenues les causes qu'ils ont portées. Vous êtes dans votre fauteuil, et même pour un court instant, laissez-vous entraîner par les élans qui ont fait l'histoire. Ah ! et si, par hasard, vous perceviez une « coquille » historique ou même un « couac » musical, ce n'est pas forcément une erreur, car avec toutes ces omelettes, on finit bien par casser quelques œufs... Bonne soirée. »

La chanson de Craonne

La Chorale entame la Marseillaise (mais sur des Pom-poms très ronflants et, de très énergique, elle va decrescendo) pendant que la lumière se rallume faiblement, et en pointant uniquement le même soldat assis, costume de 1917, poilu, sale et visiblement très lassé. Il est seul sur scène.

Soldat inconnu :

« Trois ans ! ça fait trois ans qu'on est parti ! Elle finira jamais cette guerre ! Des tranchées, de la boue, des rats, Des attaques, des contre-attaques, des retraites, des



Poilu de 1914-1918 Expo Saint-Léger-en-Charnie



et Vincent Bonard qui a incarné un Poilu pour le café-concert "Les airs révolutionnaires"

victoires qui nous emmènent quelques mètres en avant, des replis « stratégiques » ! Des cadavres plein les tranchées, qu'on n'sait plus si c'est du français ou du boche. Ah les boches, on dirait qu'ils en ont autant leur claque que nous. Tu parles de rev'nir pour les labours, en fait, on l'a labourée la terre ! De la Manche à la Suisse, sans compter les copains à Salonique et dans tant d'autres endroits où il vaut mieux s'étriper que d' se serrer la pince. C'est plus possible ! (il se lève et s'emballe) Plus personne veut se battre ! A part les gradés c'est sûr ! Eux, y-z'y viennent pas souvent dans la boue et le sang pour en finir avec cette guerre. En fait de Madelon, au mieux, y nous z'envoient les cognes pour nous mettre au poteau quand on faiblit. (Une petite pause, et il se calme). Des fois, on se retrouve avec ceux d'en face, eh bin, c'est pas des mauvais bougres, et alors ! eux aussi y z'en ont marre ! Tout le monde en a marre. C'est p'têt bin la dernière, la Der de Der, mais nous c'qu'on veut, c'est rentrer chez nous, retrouver nos p'tites femmes qui sont bien en peine de porter tout le travail, et pis pleurer sur tous nos copains morts. (Une petite pause) Y'en a tant ! »

LA CHANSON DE CRAONNE par Raymond LEFEBVRE et Paul VAILLANT-COUTURIER



*http://centenaire.org/fr

Thèmes des dossiers des futurs "petit Babillard illustré"

Comme indiqué à la fin de la rubrique Les actus d'hier à demain, voici 18 thèmes qui pourront servir de base aux futurs dossiers du petit Babillard illustré. Certains sont développés, d'autres plus succincts, tous ne sont que des brouillons. A partir de petits paragraphes comme ceux qui suivent, tous les 6 mois depuis douze ans nous arrivons ensemble à sortir un dossier illustré. Comment ? C'est tout simple En les lisant, il suffit d'être attentif à ses propres souvenirs, aux personnes et aux lieux, aux moments et aux anecdotes qui nous reviennent en mémoire. Et puisque c'est forcément le cas, il faut noter aussitôt tout ce qui nous vient à l'esprit : la mémoire oublie vite ! Ainsi nous rempliront ensemble un plein panier de récits, tous beaux, parce qu'ils seront vraiment les nôtres. C'est parti pour 9 années de bonnes lectures !



Charnie d'un jour, Charnie pour toujours : le jour où l'on est resté là

Il y a des moments, des décisions dans lesquels la Charnie a eu sa place. Quand là où nous vivons, les gens d'ici, l'histoire, le passé, des événements familiaux ou autres nous ont amené à prendre racine, à nous fixer, qu'ils nous aient retenu, empêché ou permis de...

- Devoir/vouloir venir s'installer, être obligé de/chercher à quitter la Charnie...
- Construire/retaper une maison ici parce que c'est une région qui nous plaît, notre famille est originaire de ce coin, a vécu dans ce village, dans cette maison...
- Créer/reprendre une exploitation, un fonds de commerce, une entreprise artisanale...
- Prendre/se retrouver à une présidence d'association, être élu(e) localement...
- Choisir de rester ici plutôt que partir trouver un emploi ou aller faire carrière ailleurs...



Anniversaires, année de, journée de..., les Charnéens n'oublient pas

Gais ou triste, empreints de nostalgie ou de joie, les anniversaires sont souvent des temps forts, qu'ils rappellent des lieux ou des personnes, fassent revivre des événements, avec la Charnie pour décor ou en toile de fond. Nos disparus ne sont pas des anonymes, ni des oubliés. Ils continuent d'exister à travers nous parce que leurs regards se sont posés sur les mêmes paysages que ceux que nous contemplons, ont manié les mêmes outils dans le potager, tourné les pages des mêmes livres, regardé les mêmes photos, écrit les lettres que nous relisons... L'anniversaire d'un emménagement, d'une crémaillère, de la mort de son chat, de l'obtention d'un diplôme, de la création de sa boîte, du départ de sa ferme ou en retraite, de la naissance ou disparition d'un être cher ou admiré, de l'existence d'un club, d'une manifestation, de dates symboliques : 18 ans, 20 ans, de noces d'or, d'un engagement militant, associatif, d'un mandat public d'une remise de médaille, le centenaire de la Grande Guerre, de la Libération... L'histoire de la Charnie, c'est aussi le calendrier de chacun.



Sur les marches de la Charnie, ressemblances et différences

La Charnie n'existe que parce qu'elle est entourée, sinon elle serait le monde ! D'hier à aujourd'hui, quelle a été la nature des relations entre la Charnie et sa périphérie : harmonie, hostilité, ouverture, rivalité, mépris, indifférence ? Et pourquoi ? Cette question de ressemblance/différence, de continuité/rupture n'existe pas qu'entre Charnie et l'au-delà. Entre villages voisins de la Charnie ou au sein même de certaines communes des

limites, des frontières invisibles existent. Pour des raisons historiques, à cause de la richesse du sol, du relief, du climat... ? Qu'en est-il aujourd'hui au travers des mariages, activités agricoles, tournées de commerçants, coopératives, carte scolaire, limites de paroisses, de communes, cantons, départements, découpages administratifs, territoire d'intervention des associations : brassages ou chacun chez soi ?

Et que nous dit la limite entre Champagne et Charnie qui se joue de celle en Sarthe et Mayenne. Qu'est-ce qui fait Charnie et uni les Charnéens ?



De générations de en générations de

Souvent plusieurs générations d'agriculteurs se sont succédé sur une même ferme, mais ceci fût vrai aussi pour les artisans et commerçants, pour tous ces métiers qui associaient des savoir-faire à un lieu : boulangers, forgerons, épiciers, etc. de père en fils, de mère en fille. Cette suite de générations se retrouvait aussi dans l'exercice de certaines charges, de passions, dans des engagements : générations de notaires, de musiciens, de maires... Les métiers, nombreux et variés dans le milieu rural d'hier ont disparu ou bien se sont raréfiés et déplacés vers les villes, alors qu'en sera-t-il demain ? : Des générations d'informaticiens, de commerces ambulants, de services à domicile, d'aide à la personne...



Gens d'ici et gens d'ailleurs : la Charnie, une grande famille ?

Être Charnéen, est-ce une donnée d'état-civil, un sentiment d'appartenance ? Mais avant ça, était-on Charnéen hier ou bien avant tout habitant de Chemiré ou de Sainte-Suzanne, de Saint-Léger ou de Saint-Denis ? Pour ceux, de moins en moins nombreux, qui sont nés ici et dont les racines familiales s'enfoncent loin dans l'histoire et la terre de la Charnie, la réponse doit être différente de ceux qui sont nés ailleurs et se retrouvent ici - par choix ou par nécessité - et finissent par s'y plaire, au point d'y élire domicile et parfois y fonder famille ? Et qu'en est-il de ce petit pays territoire nommé Charnie ? Les communes qui le composent n'ont pas toujours eu les limites actuelles et, quand on allait habiter sur une autre ferme ou qu'on allait chercher - l'élu(e) de son cœur ailleurs que dans sa commune, avait-on le sentiment de franchir une frontière ?

Se dire Charnéen aujourd'hui, est-ce un moyen de résister dans un milieu rural, où l'essentiel d'hier a quasi disparu, ou bien le besoin de forger un nouvel espace pour essayer d'y faire vivre ensemble de nouvelles différences ? Alors, naît-on ou devient-on Charnéen ?



Petites maisons, grandes familles, une histoire de ménages

Nombreux sont ceux qui ne trouvent pas à se loger en milieu rural. Pourtant les maisons vacantes ne manquent pas, mais la plupart sont en vente. Et pourtant le jeune ou le jeune couple qui cherche à s'installer ne rêve pas d'une grande maison, un studio ou un deux pièces ferait l'affaire, au moins dans un premier temps. Au regard du passé, on s'interroge quand on pense, par exemple, que Blandouet, comptait 600 habitants en 1846 (4,02 personnes par ménage), plus que 369 en 1911 (3,06) et 193 en 2012 (2,4). Plusieurs d'entre nous se souviennent que dans telle maison ou dans telle ferme vivait une famille avec 10 enfants ou plus dans deux pièces, sans eau courante ni toilettes ni électricité. Certains s'en souviennent d'autant mieux qu'ils sont nés dans une de ces familles nombreuses et qu'ils ont grandi dans une de ces petites maisons basses, dont la façade forme rue, ou dans un hameau à l'écart du village. Il y a là toute une richesse de souvenirs à partager et à transmettre : comment se passait la vie de tous les jours à dix ou plus dans deux pièces, du matin au soir, la nuit, quand l'un était malade, pour cuisiner, laver, faire sécher et entretenir le linge, faire ses devoirs, été comme hiver... ? Retrouver la vie d'hier derrière les façades aux volets aujourd'hui clos... pour encore combien de temps ?



Dites-le avec des fleurs, les mains vertes de la Charnie

La beauté d'une fleur tient parfois plus au temps passé à la soigner qu'à l'harmonie de ses couleurs. Le savent - le plus souvent ce sont les femmes - celles pour qui une cuisine sans un bouquet sur la table ne donne pas envie d'y préparer à manger, d'y partager un repas ou d'y offrir un café. Ainsi, du petit parterre dans le jardin aux espaces verts du village et aux fermes fleuries, fleurs, plantes et arbres d'ornement nous font un chemin de vie, de la naissance à la mort. A côté des lieux où elles attendent que nous les regardions, que nous leur parlions, il y a aussi toutes ces fêtes et cérémonies où elles sont au cœur de l'événement, où l'espace d'un cliché, d'un baiser, d'un adieu, elles sont au cœur de l'événement, colorant l'émotion partagée. Liés à ces bouquets, à ces massifs, il y a aussi le souvenir des mains qui en ont pris soin, des sourires partagés, des visages penchés, pour voir l'effet. Retrouvons ce qu'ils nous disaient et que nous avons oublié, parfois même, pas entendu ou mal compris. Fleurs pour le chemin du reposoir, gerbe de la mariée, du vainqueur de la course cycliste, de l'épouse du récipiendaire... Les moments où les couleurs aident à ne pas céder à la douleur : sépultures, cimetières, les haies fleuries que l'on a réussi à installer devant la porte fermière, pour éloigner un peu le passage des tracteurs, les concours et remise de prix des maisons, fermes et villages fleuris, les secrets pour avoir un balcon débordant de couleurs, des parterres qui restent fleuris, qui ont moins besoin d'être arrosés, les troc-plantes, les chantiers-jeunes pour embellir un espace vert.



La première rencontre, idylles charnéennes

Autrefois, la première rencontre se passait souvent au bal, le seul lieu et moment de loisir en dehors du travail à la ferme ou hors de l'atelier, puis dans les associations de jeunes (MRJC) ou dans les sorties du patronage. Hier, c'était au

café après le foot, puis en boîte après la semaine à l'usine, à la discothèque, à la MJC du chef-lieu, dans les « local jeunes » des communes. Puis avec le déclin démographique, le départ des jeunes, le prolongement de la scolarité, c'est sur Internet, sur le Smartphone, etc. Surveillée, encadrée, tolérée, cachée, la première rencontre, les premiers émois amoureux sur fond de clocher ou bien loin du village de son enfance... Des moments dont les acteurs, le cadre et les circonstances ont certainement bien évolué mais qui, demain comme hier, resteront des temps forts de nos vies... et de celle de la Charnie !



La Charnie, de place en place

Qu'est-ce qu'on aménage, qu'on embellit, qu'on balaye, qu'on baptise, qu'on traverse en restant chez soi, qu'on parcourt en défilé, qu'on creuse et que l'on bouche avant de la recréer, qui est bruyante ou bien déserte, qui ne bouge pas et ne cesse pourtant pas de changer ? : C'est la place du village, là où bat le cœur d'une commune. C'est un décor aussi, pour les moments exceptionnels comme pour ceux de la vie de tous les jours : sortie d'école, de messe, livraisons, marché, stationnement encombrant, déambulation de touristes etc. Que nous ayons nous-mêmes habité sur une place ou connu des Charnéens qui y ont passé tout ou partie de leur vie : commerçants, artisans, simple riverains, chacun de nous a un vécu différent de « la place du village », alors mettons en commun nos souvenirs, car même si elles semblent parfois endormies, les places de nos villages ne cessent de bruir pour faire, à elles toutes, le doux murmure de la Charnie. Retrouvons leur histoire !



Les agendas de la Charnie, connaître le passé pour préparer l'avenir

Quand on pense à des dates importantes dans la vie de nos villages, les plus anciens d'entre nous évoquent spontanément La Libération et l'arrivée des troupes de soldats américains. Plus proches d'aujourd'hui d'autres événements ont marqué l'histoire et le quotidien de nos communes, comme l'arrivée de l'eau courante et de l'électricité, mais au fil des jours et des années il y a aussi la fermeture d'une école, des équipes de foot ou des communes qui fusionnent, le dernier commerce qui ferme, l'inauguration d'une salle des fêtes, le déplacement d'un monument aux Morts ou d'une mairie, l'arrêt de la bascule publique, une affluence record lors d'une manifestation ou bien sa longévité. Ces faits n'ont pas bouleversé la vie de nos villages, mais chacun dans son domaine est devenu un repère dans l'histoire et l'évolution de la Charnie. Aller à la recherche de ces dates, dans les mémoires, dans les registres, non pas pour sombrer dans la nostalgie mais au contraire pour construire la Charnie que nous voulons et donner raison à l'adage qui dit : si tu veux savoir où tu vas, regarde d'où tu viens.



Les collectionneurs de la Charnie, des passionnés passionnants

Leurs collections n'iront pas dans un musée, mais celles et ceux qui les agrandissent patiemment sont aussi passionnants à écouter que leurs trésors merveilleux à regarder. Au point de départ il y a souvent une anecdote - rencontre, transmission, hasard, toujours quelque chose de fort pour qu'une impulsion ou un projet dure

aussi longtemps, occupe parfois autant de place, accapare autant de temps ou engloutisse autant d'argent.



Nos grands-parents : aux racines familiales

Les grands-parents. Même si nous ne les avons pas connus, parfois c'est comme s'ils étaient encore là : en dépliant aux grandes occasions la nappe brodée par la grand-mère, à chaque demi-tour avec le tracteur à la pointe du champ où la jument de tête préférée du grand-père s'était écroulée, en remontant l'horloge qu'on a rapportée de la ferme, en passant près de la vieille voiture du père que l'on a remise au fond du garage, en époussetant un tableau, une photo, un vase dans la bibliothèque, en mettant en route le combiné à bois avec lequel papi avait fait les meubles de la cuisine, en relisant les petits mots envoyés par mémé pour les naissances ou les anniversaires... Disparus ou absents, trop loin ou à deux pas d'ici, confidents d'hier ou d'aujourd'hui pour les uns, personnes craintes pour les autres, chaque génération porte en elle la marque des parents de ses parents. A travers eux commencent nos histoires familiales, des lieux - ferme ou maison de village, réapparaissent, des objets deviennent précieux. L'engouement pour la généalogie est une des expressions de ce besoin de retrouver le lien entre passé et présent, entre hier et demain. Avec nos grands-parents, nos vies s'enracinent. Evoquer leur souvenir c'est être au cœur de la vie, là où l'humus et la sève ne font qu'un.



La Charnie à table, l'assiette aux souvenirs

Autour de différentes recettes (de la Charnie ou d'ailleurs) évoquer des figures (comment ma mère faisait ci, mon père qui ne cuisinait jamais, sauf !, la cantinière préférée...) des moments souvent revenus (en hiver, tous les soirs c'était..., quand il y en avait à la cantine...) ou uniques, (tout le monde se souviendra de ce repas, c'était la veille du..., pour le mariage de..., le soir du comice en...), des lieux (chez la mère X, tout le monde s'arrêtait pour goûter, pour le plat du jour, sous le barnum, dans la salle des fêtes...), des anecdotes (à l'occasion de la préparation ou de la consommation du repas...) etc. Dans une assiette, il y a parfois bien plus que ce qu'elle contient !



Made in Charnies, (la petite et la grande), quand proximité rime avec bonheur

Tout ce qui concerne le retour des circuits courts, la vente du producteur au consommateur, la vente à la ferme, la replantation de haies pour le chauffage (les fagotiers d'hier), la bière brassée à Sainte-Suzanne, les maisons que l'on construisait à partir d'un trou que l'on creusait et qui devenait une mare à canards., la laine que l'on filait, les tricots que l'on se repassait à mesure que l'on grandissait, toutes les petites carrières de sable, les briqueteries, la confection des outils à main, des lampions pur les fêtes... en un mot : la proximité. Comme le soulignait sur l'affiche du marché de Noël de Saint-Jean-sur-Erve, la mention 100% local. Une prise de conscience qui relie la l'autosuffisance d'hier à la sobriété heureuse de demain... ?



Ma première manif

Que l'on soit retraité des champs ou affilié au CDJA, d'une famille de militants, artisan ou salarié, défenseur des fleurs et des petits oiseaux, de l'école publique, contre le Pacs, catho fervent ou bien encore, simple citoyen, qui ne se souvient de la première fois où il/elle a manifesté ? Devant la porte de l'école du village, au cœur de la forêt, au chef-lieu de canton devant l'entrée de la coopérative ou les grilles de la préfecture. Raisons de la colère, préparation des banderoles, recherche des slogans, regroupement pour se rendre sur le lieu, formation du convoi, au premier rang ou noyé dans la masse, ne pas se perdre S'afficher en plein rue, que prendre sur soi, comment s'habiller. Et après : succès, n'a pas servi à grand, chose, poursuivre la lutte ? Entre banderoles et slogans, fumées et haut-parleurs, la première manifestation est un peu une nouvelle venue au monde - social, politique, économique, un cri, comme celui du nouveau-né, mais celui-là, nous nous en souvenons et même longtemps après nous pouvons en faire entendre l'écho.



Moi je sais le patois, pas toi ?

Rares sont les Charnéens qui comprennent et/ou parlent le patois du Bas-Maine (ou une de ses variantes locales). Par contre nous sommes plus nombreux à connaître des expressions et parfois même à pouvoir les utiliser. Souvent nous les avons retenues parce qu'elles sont liées à une anecdote qui nous a marqués, une histoire qu'on raconte. Le projet est de composer un dossier à l'aide de récits associant le rappel de ces anecdotes - le lieu, les circonstances, les personnes et l'expression en patois qui va avec... avec la traduction !!!



La vie au quotidien : apprentissage et transmission des savoir-faire

Tuer une poule ou un lapin, greffer un arbre, abattre et tronçonner, piéger des taupes, des ragondins, faire les rillettes, trouver des sources, réparer le clapet de la pompe, préparer le badigeon pour chauler les arbres du potager, remplacer une bougie, etc. les tournemains et les astuces ne manquaient pas autrefois. Des petits secrets -chacun avait les siens, qui faisaient la différence et que l'on se transmettait de génération et génération. Ils permettaient de mieux vivre ou, tout simplement, de vivre à la campagne. Hier on disait d'une personne habile qu'elle avait de l'or dans les mains, alors quel petit garçon émerveillé par tant de dextérité n'a pas tourné autour d'un adulte père, grand-père ou oncle pour le regarder pousser le rabot, peser le moût dans la pénombre du cellier ou serrer les branches avec la fagotteuse, quelle petite fille au regard fasciné n'a pas suivi la course parfaite de grands ciseaux dans un coupon de tissus, ouvert le four en cachette pour voir dorer la brioche ou regardé le vétérinaire faire une césarienne. Que sont devenus ces savoir-faire du quotidien ? Aujourd'hui ce sont les enfants qui montrent aux adultes comment cliquer le bon ongle sur l'ordi installé à côté de la table fermière, ou envoyer un SMS à plusieurs destinataires...Et demain que faudra-t-il savoir pour continuer de vivre et travailler en Charnie : piloter un drone au-dessus de ses champs, refaire l'embout de l'aspirateur avec son imprimante 3D, surveiller plusieurs écrans à la fois. Mais si le temps de travail diminue, ou s'il n'est plus partagé entre ceux qui en ont et qui ceux en cherchent,



Vieillir en Charnie, ma Charnie demain

Un autocariste faisait remarquer à l'un d'entre nous que la profession a de moins en moins de participants retraités (clubs, anciens d'AFN, etc.) et qu'ils doivent organiser des circuits sans qu'il y ait besoin de beaucoup marcher à la descente du car pour des visites ou excursions. Coup de projecteur inattendu sur la question du vieillissement. Le plus souvent on évoque à ce sujet les jeunes retraités qui boudent les clubs d'âinés, le jour venu où l'on ne pourra plus conduire pour aller au bourg voisin, au chef-lieu de canton, au Mans ou à Laval,

Suite des dossiers Eco-Charnie n° 19 juin 2013 et Enfance en Charnie n°22, décembre 2014

Souvenir instantané

Ce qu'il y a de bien avec le petit Babillard illustré, c'est qu'il peut nous arriver à tous de faire le lien entre ce que nous vivons, même l'espace d'un instant, et des articles que nous avons lu. Des souvenirs nous reviennent alors, qui parfois nous emmènent loin de la Charnie. Cela m'est arrivé tantôt, ce mercredi 21 octobre 2015. L'aire de la déchèterie du Montil, à Chammas, déserte quand j'y suis arrivé quelques minutes auparavant, n'est plus maintenant qu'un manège de voitures tractant des remorques débordant de contenus hétéroclites. En allant serrer la main du nouveau responsable du site, je repense au récit de Robert Bellayer, son prédécesseur, et aux trouvailles qu'il avait faites à la sortie de la trémie du broyeur, mais aujourd'hui, point de théière en argent dans la benne à métaux. Par contre, je trouve insolite de voir une quantité impressionnante de panneaux indicateurs qui ne semblent pourtant pas rouillés. Quelle est donc cette commune des Coëvrans où, pour procéder à des baptêmes, on a enlevé la plaque Route de Montsûrs et où plusieurs bâtiments semblent avoir été désaffectés dont la salle socioculturelle ? Pas le temps de mener l'enquête. Après avoir jeté dans la benne à tout venant les restes hérissés de clous d'une palette pourrie et un morceau de ferrailage pour semelle de béton dans la benne à métaux, je m'apprête à rejoindre en contrebas de la plateforme la montagne de déchets verts pour y vider une pleine remorque de bogues de châtaignes. C'est alors que mon regard est attiré par le déplacement dansant d'un garçonnet. Il tient bien droit, à bout de bras au-dessus de sa tête, une figurine en mousse plastique, un Mickey peut-être, dont les couleurs vives tranchent sur le fond gris du ciel. Je l'observe, il poursuit son déplacement entre les remorques jusqu'au bord de la benne à tout-venant, marque un bref temps d'arrêt, comme s'il suspendait son ballet, et laisse tomber son jouet. Un flot d'images défile alors devant mes yeux. Où êtes-vous jouets de mon enfance : la panoplie de chef indien avec son bouclier en bois que l'on m'avait offert à Noël, les boîtes de Meccano - la n°1, la 2...et puis mes cadeaux d'anniversaires ? Et vous aussi, les jouets que j'ai pu m'acheter plus tard avec l'argent économisé de mes étrennes ? Dans la banlieue pas encore francilienne de pavillons et de petits immeubles où j'ai grandi, les enfants ne sortaient guère dans la rue pour aller jouer, si ce n'est parfois devant chez eux pour tracer une marelle ou un escargot sur la chaussée et essayer d'aller de

la Terre jusqu'au ciel, entre deux passages de voitures. Les camarades de classe de l'école primaire habitaient dans d'autres quartiers, nos familles ne se connaissaient pas et le téléphone était rare. A l'âge du collège ou du lycée, on prenait le train de banlieue pour y aller, en essayant de ne pas le rater, ou de trouver une bonne excuse avant de rentrer à la maison si ça nous arrivait. Ce n'est qu'à partir du jour où j'ai pu m'acheter un vélo, couleur orange, avec mes économies que j'ai pu parcourir la banlieue. Puis le Solex familial m'a permis d'aller un peu plus loin, ou plus souvent... Alors avant d'arriver à cet âge, ce qui était magique avec les jouets, c'est que le présent devenait d'un seul coup ludique, joyeux, le temps d'une parenthèse, toujours trop vite refermée. Chers jouets, je ne me souviens pas vous avoir jetés. Nous avons dû nous éloigner et finir pas nous séparer un jour. Je ne sais ni quand ni où, ni votre chemin ensuite. Savez-vous le mien ? Et toi petit garçon, peut-être un jour te reviendra cet instant, où alors que tu revenais de la benne, un vieux monsieur t'avait demandé ce que ça te faisait d'avoir jeté ton jouet. Etonné qu'on t'ait questionné, te souviendras-tu de cette réponse que tu avais bredouillée et que tu avais dû répéter, le monsieur n'entendait pas bien : *C'est mon papa qui m'a dit de le jeter*. Penserai-tu alors être sorti de l'enfance ce jour-là, au moment où la figurine est tombée mollement sur le tas de déchets, parce que ton père te l'avait demandé et que tu avais obéi ? Est-ce ainsi que l'on devient grand ? Merci de m'avoir fait voyager dans mes souvenirs.

Frédéric Baudry, Blandouet (53)

La benne à souvenirs, à la déchèterie du Montil à Chammas



Pavillons et petits immeubles de la banlieue parisienne





Bâtiments d'hier, histoire d'aujourd'hui

A Blandouet, comme ailleurs en Charnie, dans les bourgs, les croisements ou le long des routes, nombre de croix ou d'oratoires se délabrent. Certains n'y sont pas insensibles et entreprennent des les restaurer. C'est ce qu'ont fait, sans se concerter, Marcel Gohier pour La Croix et, quatre années plus tard, Rémi Beaupied pour La Croix Hubert, l'un et l'autre sous le regard attentif d'un petit-fils. Mais qui connaît l'histoire de ce petit patrimoine ? Bernard Clairet nous en révèle un pan.

Il avait souhaité réaliser un vœu

Albert et Louis Clairet sont nés à Saint-Denis-d'Orques (72) et la famille arrive à Blandouet (53). Elle s'installe au lieu-dit la Vallée. En 1880, les 2 enfants grandissent et passent leur jeunesse aux confins de la petite Charnie. Albert, passionné de la nature devient agriculteur. Louis, étant le cadet, fait de brillantes études en parallèle de son engagement sacerdotal. Il avait choisi la voie de l'enseignement supérieur. Le cycle universitaire terminé, il obtient son diplôme de professeur, fût ordonné prêtre et reçut le titre d'abbé. Au début du XX^{ème} siècle, Louis s'expatrie à l'ouest du continent européen en tant que professeur, il enseigne la langue française et le modèle de la civilisation occidentale. A la fin de la première guerre mondiale, Louis pose définitivement ses valises de professeur à Antibes (06), où il finit sa carrière. Ayant la fibre de son métier, il continue d'enseigner et le succès est à la hauteur de l'espérance escomptée. Néanmoins, Louis passait parfois des vacances en famille à Blandouet. Quelques années avant la 2^{sd} guerre, il avait souhaité réaliser un vœu. En fervent défenseur de la vie pastorale, il avait élaboré un projet de construction d'un calvaire au pays. Il en parle à son frère Albert qui possède un coin de terrain à l'entrée du bourg, au croisement de 2 routes* qui conduisent en grande Charnie. Albert autorise Louis à édifier sur son terrain ce monument qu'il finança de ses propres deniers. Son vœu est réalisé et laisse un patrimoine en sa mémoire. Louis était un homme de cœur, je me souviens pendant l'occupation allemande, il nous envoyait à Noël pendant 5 ans un colis d'oranges, garni de livres d'école que nous avons beaucoup appréciés à l'époque. L'abbé Louis Clairet s'est éteint le 1^{er} mai 1952 à l'âge de 74 ans à Antibes.

Bernard Clairet, Blandouet (53)

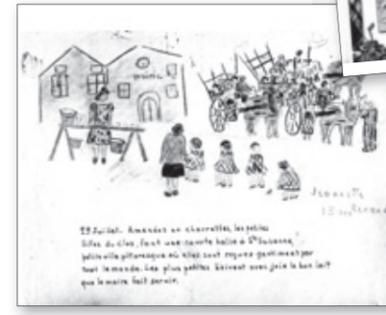


30 avril 2011, Marcel Gohier vient d'achever la restauration du calvaire de La Croix

et Rémi Beaupied celle de La Croix Hubert le 23 décembre 2015

*Une croix avait dû exister auparavant sur cette parcelle et lui donner son nom, comme en témoigne le cadastre napoléonien en 1842.

Souvenirs d'orphelines



Les orphelines de Normandie et une image qu'elles ont gardé de leur passage en Charnie

Les 14 et 15 septembre 2013, à l'occasion de l'inauguration de la borne* « voie de la 2^{ème} DB 1944-1945 » qui commémore la jonction, les 7-8 août 1944, de la 2^{ème} DB des troupes américaines du Général Patton et des FFI à Cossé-en-Champagne, des extraits du livre « les Orphelines de Normandie », de Nancy Amis, a été lu aux élèves de l'école. Cet ouvrage raconte comment, lorsque les alliés débarquent en Normandie en juin 1944, une centaine d'orphelines sont forcées de fuir leur institution, située près de Caen. Elles se mettent en marche vers le sud encadrées par leurs institutrices avec pour seule protection un petit drapeau blanc. Une périlleuse aventure qui les mènera jusqu'à Beaufort-en-Vallée en traversant la Charnie, à Ste-Suzanne le 29 juillet 1944, Chammas (Manoir/Forge de Moncor) puis Chémeré-le-Roi. La Cosséenne Isabelle Mauvieux est à la recherche de témoignages, de souvenirs qui resteraient encore aujourd'hui du passage en Charnie** de ces orphelines et de leur périple qu'elles ont illustré chaque jour et commenté plus tard après avoir trouvé refuge là Beaufort-en-Vallée où les Américains les rattrapent le 11 août. Isabelle Mauvieux remercie d'avance les Suzannais, Camélesiens, Jeannerviens et tous les lecteurs du petit Babillard illustré qui pourront l'aider dans sa recherche. Et elle nous signale aussi que le bulletin municipal de nos voisins Cosséens s'appelle... La Babillarde !

* Au carrefour de la Guérinière, croisement des routes Cossé - Chémeré-le-Roi, Ste-Suzanne - Sablé que l'on reconnaît au château d'eau et à une stèle qui s'y trouve.

** Gérard Morteveille évoque cette page de l'histoire de la Libération dans le livre "L'occupation et la libération à Ste-Suzanne et dans les environs proches 1940-1944" paru en 2004, p. 27-28 et dans le Tome I de "Ste-Suzanne au XX^{ème} siècle" paru en 2012, p. 158-159.

Suite de dossier : histoire de cannes et de crosses, n° 18 décembre 2012

A la pêche au chevreuil

Un beau dimanche de septembre 1952, je me promenais sur le halage des douves du manoir de la Vallée, situé aux confins de la Grande Charnie. Quand soudain un magnifique chevreuil passe devant moi comme un éclair et se jette dans la douve et traverse 8 mètres d'eau ! Le hasard le conduit sur un tas de gravats à fleur d'eau, dans l'angle du pignon du mur de la douve, à environ 25 mètres de l'ancien pont-levis, qui de nos jours est bouché. Ce gibier avait dû être traqué et blessé par des chasseurs en forêt de Charnie. Après réflexion je prends la décision de récupérer cet animal. La propriété possède une barque de plaisancier. J'avais 400 m de navigation à faire pour rejoindre l'endroit où je trouvais l'aventurier. J'avais embarqué

le matériel adéquat. Je capture le chevreuil au lasso. La reddition du chevreuil se fait en douceur et dans les règles de l'art. Je récupère le butin et retour au point de départ. Un ponton maritime avait été aménagé en parallèle du pont de bois qui relie le manoir à la cour de l'exploitation, ce qui me permis de déposer le résultat de la pêche inespérée et sans problème. Les amis étant de passage à la maison familiale, stupéfaits de la réussite incroyable avaient souhaité que l'on arrose cet événement, ce qui fut fait dans la bonne humeur. Souvenir hors du commun !

Bernard Clairet, Blandouet (53)



Là où devait se trouver le ponton d'où Bernard Clairet a embarqué pour la pêche au chevreuil



et le pont de bois lui aussi disparu

Les arbres de la Charnie

Le vieux poirier, arbre généalogique !

Je suis le vieux poirier, dans le jardin du père Marteau ; j'en ai vu des enfants à l'ombre de mes vieilles branches. Je vais vous raconter.



Quentin aide pépé Félix à balayer mes poires, 2003

- 1865- Joseph installé à la forge depuis 1844, traverse la route, entre au jardin : voilà Félicité, sa femme, assise enfin, avec les plus petits autour d'elle, Marie-Méranche et Edouard, celui-ci encore bébé jase dans son panier.
- 1888- Félix qui n'a pas encore 2 ans « aide » Aimé, fils de Joseph, et Marie à ramasser mes poires. Il en met à côté du seau !
- 1898- Félix a grandi ; lui et sa sœur Aimée se lavent dans un baquet, sous mon ombre ; ils se chamaillent, bien qu'ils aillent tout à l'heure au baptême de la petite sœur toute neuve Augustine.
- 1915- Marthe, l'épouse de Félix, rince son linge et le passe au bleu : il sera plus blanc. Le petit Félix tout juste 2 ans s'agite ; un cri : Félix s'est penché sur la bassine et est tombé. Marthe retire le gamin dégoulinant, hurlant ; bientôt dévêtu il est séché et frictionné !

- 1944- Marthe a installé une vieille table sous mes branches ; sa petite-fille Marguerite y a posé des flacons où elle fait macérer des herbes pour constituer une pharmacie. Elle joue calmement. Marthe préfère cela aux sauts de cabri de son fils autrefois.
- 1975- Une table de camping a remplacé celle d'antan, elle est garnie de jeux : cartes, jeu de l'oie, dames. Anne, Claire et François les enfants de Marguerite, sont en vacances chez pépé Félix et s'animent : aucun n'aime perdre. Anne abandonne : elle fait des fouilles à mes pieds, cherche des trésors, ne trouve hélas que des os cachés par le chien.
- 2003- Quentin, 9 ans, fils d'Anne, aide pépé Félix à balayer les poires tombées trop tôt en cette année de grande chaleur.
- 2015- Oui, je suis le poirier du jardin du père Marteau ; elle a été belle ma vie avec tous ces enfants. Les derniers sont encore trop jeunes pour être parents. J'attends, avec patience...

M. M-M

La rubrique-à-brac

Combien de fois voit-on sur les boîtes aux lettres ou dans les adresses, cartes de visite, etc. : M. et Mme suivis du prénom du mari précédant le patronyme du couple.

Martine Letourneur nous livre ses réflexions sur cette délicate et éternelle(?) question du nom féminin

Le nom des femmes

Traditionnellement, la première fille hérite du prénom de sa mère... Et elle devient la Georgette, la Marthe, puis... la mère Odette, la mère Havard. Peu de surnom ou de diminutifs, sauf peut-être pour éviter la confusion entre mère et fille : la Louissette (petite Louise, ou fille de Marie-Louise), et plus moderne : la Lily.

Le mari parle de sa femme, son épouse, plus rarement de sa promise ou sa moitié et dans les fermes importantes ou les commerces : la patronne ou la maîtresse. La mère peut désigner sa propre mère ou la mère de ses enfants. En fait le prénom ne sert qu'à l'école et à l'état-civil.

Dès que la femme est mariée, le prénom disparaît tellement bien des conversations qu'on a parfois du mal à le connaître

(sauf pour la Arlette).

Et Christiane Ligot, maire de Sainte-Suzanne, quel nom lui donnaient ses administrés : Madame le maire ? Ou la mairesse... quoique selon les usages en vigueur, la mairesse était plutôt la femme du maire... Si leur « appellation » en dit long sur le rôle qu'on leur donne ; que dire de la formule La Letourneur ?

Grammaticalement, beaucoup de noms communs ont été féminisés mais le masculin continue de l'emporter dans le couple lui + elle... Et le terme « mademoiselle » a perdu son usage.

Et vous, mesdames, comment préférez-vous être appelées ?

M. L.-G.

...à laquelle Jean Ferrat a trouvé une belle réponse

La femme est l'avenir de l'homme

Le poète a toujours raison
Qui voit plus haut que l'horizon
Et le futur est son royaume
Face à notre génération
Je déclare avec Aragon
La femme est l'avenir de l'homme

Entre l'ancien et le nouveau
Votre lutte à tous les niveaux
De la nôtre est indivisible
Dans les hommes qui font les lois
Si les uns chantent par ma voix
D'autres décrètent par la bible

Le poète a toujours raison
Qui détruit l'ancienne oraison
L'image d'Eve et de la pomme
Face aux vieilles malédictions
Je déclare avec Aragon
La femme est l'avenir de l'homme

Pour accoucher sans la souffrance
Pour le contrôle des naissances
Il a fallu des millénaires
Si nous sortons du moyen âge
Vos siècles d'infini servage
Pèsent encore lourd sur la terre

Le poète a toujours raison
Qui annonce la floraison
D'autres amours en son royaume
Remet à l'endroit la chanson
Et déclare avec Aragon
La femme est l'avenir de l'homme

Il faudra réapprendre à vivre
Ensemble écrire un nouveau livre
Redécouvrir tous les possibles
Chaque chose enfin partagée
Tout dans le couple va changer
D'une manière irréversible

Le poète a toujours raison
Qui voit plus haut que l'horizon
Et le futur est son royaume
Face aux autres générations
Je déclare avec Aragon
La femme est l'avenir de l'homme



https://fr.wikipedia.org/wiki/Ernest_Pignon-Ernest

Pluviométrie

**Qu'il fasse môa, qu'il fasse beau
Qui est toujours fidèle ?
C'est notre Mickaël
Avec sa météo !**

Pluviométrie aux Mottais à Blandouet pour les 2^e semestres de 1999 à 2015

2000	01	02	03	04	05	06	07	08	09	10	11	12	13	14	15	année
107	94	55	72	34	55	52	142	64	22	3	78,5	100	27	78	22	juillet
22	42	82	5	52	48	25,5	65	75	8	35	106,5	16	10	94	135	août
67	67	60	27	12	21	80	9	36	16	37	28	103	58	0	51	septembre
129	71	104	82	96	97	79	24	61	51	85	23	197	105	52	21	octobre
142	39	155	68	31	72	64	42	113	123	104	37	66	135	86	79	novembre
104	44	103	76	52	45	89	79	12	108	67	137	200	116	86	37	décembre
571	357	559	330	277	298	317.5	361	361	328	331	410	682	451	396	345	semestre